

LES ARTS



CHRONIQUE

La face cachée...

Page C 2

EXPOSITIONS

Un sculpteur légendaire

Page C 3

MÉDIAS

Le pavé dans la mare

Page C 6

FORMES

Des jours heureux

Page C 11

JARDINS

Plaisirs de juin

Page C 12

Cinéma

Page C 4

Musique

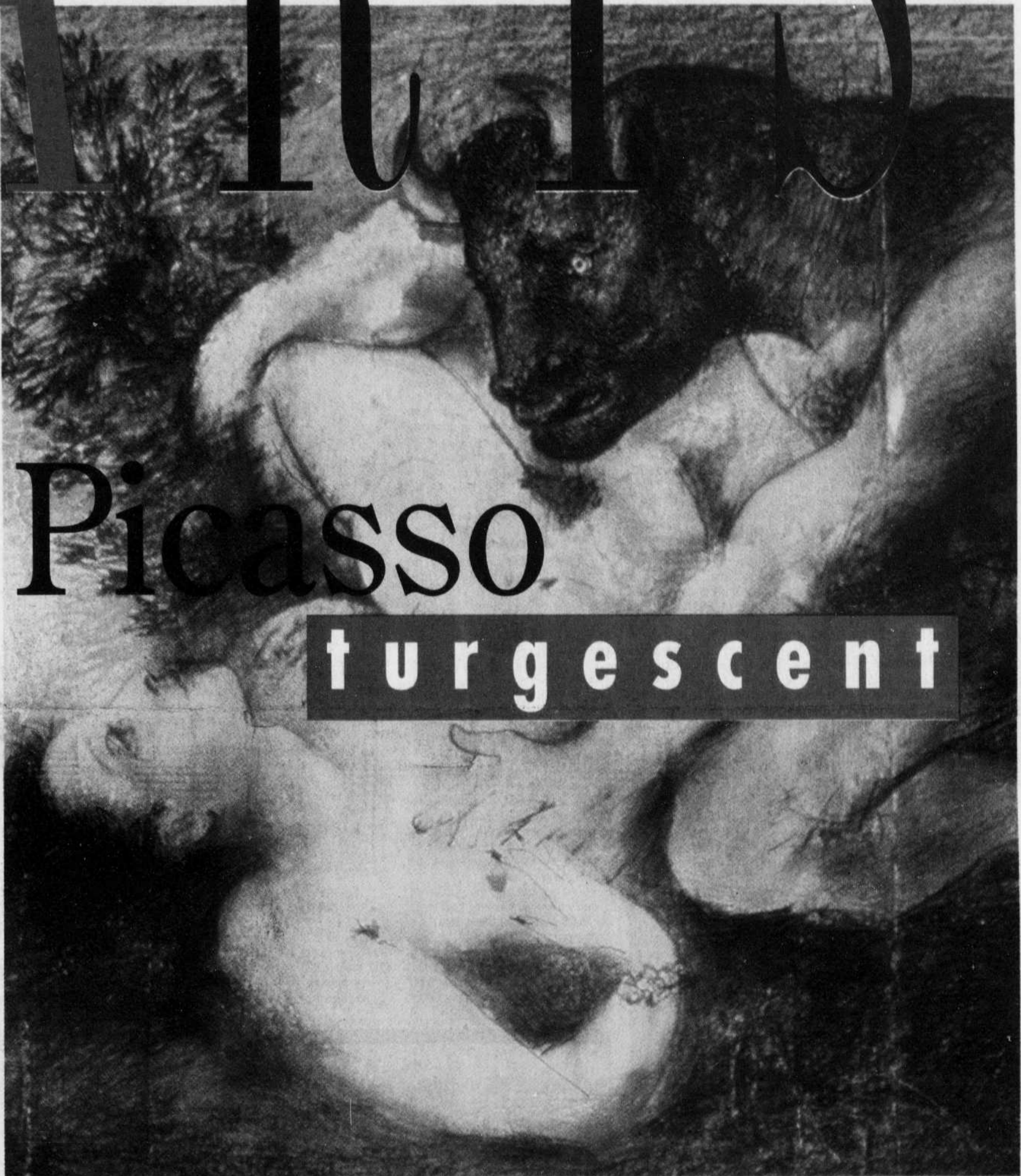
Page C 7

Arts visuels

Page C 9

Picasso

turgescents



Pablo Picasso, *Dora et le Minotaure*, 1936. Paris, collection Musée Picasso.

En la personne de Pablo Picasso, nous pensions tenir l'artiste le plus connu du XX^e siècle. Or l'exposition *Picasso érotique*, qui ouvre ses portes la semaine prochaine au Musée des beaux-arts de Montréal, malmène cette belle aisance. À l'origine organisée à la Galerie nationale du Jeu-de-paume, à Paris, par Gérard Régner (mieux connu comme essayiste sous la signature de Jean Clair), directeur du Musée Picasso dans la même ville, l'exposition, entre les mains de Jean-Jacques Lebel, artiste, poète et spécialiste du happening, qui agit à titre de conservateur invité à Montréal, prendra, loin de la chronologie respectée par l'institution française, une tournure encore plus vive.

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

L'exposition *Picasso érotique*, du moins dans sa version montréalaise, moins attachée qu'à Paris à établir une patiente chronologie, permet de parcourir une veine que l'on savait centrale à la production de l'artiste catalan et qui s'avère désormais vitale. Des 300 numéros et plus que compte cette présentation inédite, une proportion importante n'a jamais été montrée auparavant, ni même reproduite.

Ces œuvres étaient tapies chez les collectionneurs et leur remisage n'a pas fait l'objet d'un mythe comme ceux engendrés par le passage du fameux tableau de

Courbet, *L'Origine du monde*, chez le psychanalyste Lacan. L'exposition est essentiellement faite de dessins et de croquis couverts par les pages des carnets. Nombre de ces œuvres font aujourd'hui surface, tirées des cabinets des collectionneurs.

À Montréal, il ne faut pas s'attendre à un déploiement orthodoxe des œuvres. Jean-Jacques Lebel, récemment rencontré à Paris à la Galerie nationale du Jeu-de-paume, préfère user d'un néologisme pour aborder la présentation. Loin de ce qu'il qualifie de mise en vitrine «classique et académique», Lebel discute plutôt en termes de «montage», une expression formée à partir de deux mots, «monter» et «monter», «au sens cinématographique».

«Nous allons donner une lecture comparative et construite des œuvres, de façon à ce que leur sens s'approfondisse au contact l'une de l'autre. C'est la différence entre un simple accrochage linéaire et une exposition qui essaie de réfléchir au sens des images.» Lebel, qui n'était pas responsable de la vitrine parisienne, signe le mont(r)age de Montréal.

Il y a dix, voire quinze Picasso, explique Lebel. L'image est forte. «Il y en avait un qui s'accommodait des lois du marché, surtout des lois du marché américain, véhiculées par les grands marchands qui étaient les siens. Il visait à satisfaire les demandes de la clientèle américaine, des collectionneurs et des musées. Là-bas, le puritanisme régnait totalement dans les années 30 et continue de régner aujourd'hui.» Le Musée des beaux-arts exposera un très important autoportrait de 1903 qui appartient depuis 1982, soit depuis presque 20 ans, au Metropolitan Museum of Art de New York. Or le tableau n'a jamais été montré. «Le marché américain est un fait idéologique qui pratique la censure sur l'art», déplore Lebel.

VOIR PAGE C 2: PICASSO

DANSE
D
DANSE

www.dansedanse.net

2001
2001

Abonnez-vous avant le 30 juin et obtenez jusqu'à **45%** de réduction

Revue **Articulée**

6.94 \$ (5.11 \$ TTC)

<p>C^{ies} Anomalis + HDVZ (France) <i>Et après on verra bien...</i> 8 au 10 novembre 2001 - Centre Pierre-Péladeau</p>	<p>Ballet Atlantique (France) <i>La Danse du temps</i> 1^{er} décembre 2001 - Centre Pierre-Péladeau</p>	<p>Dulcinée Langfelder & C^{ie} <i>Victoria</i> 22 au 26 janvier 2002 - Centre Pierre-Péladeau</p>	<p>Sinha Danse <i>Loha + Kall(ki)</i> 7 au 16 février 2002 - Agoza de la danse</p>	<p>PPS Danse <i>Strata</i> 9 au 13 avril 2002 - Centre Pierre-Péladeau</p>	<p>Rennie Harris Puremovement (E.U.) <i>Répertoire</i> 25 au 27 avril 2002 - Centre Pierre-Péladeau</p>
--	---	---	---	---	--

LES ARTS

La face cachée de Robert Lévesque

Les crises génèrent parfois d'autres crises en faisant pousser de nouvelles têtes sur leur hydre. Prenez l'affaire Lepage. On se souvient que l'exclusion, au printemps, de trois critiques de théâtre — dont Robert Lévesque — d'une conférence de presse de Lepage avait soulevé l'ire du milieu journalistique, outré devant l'existence de pareilles listes noires. L'encre a coulé là-dessus et coulera encore, d'autant plus que Robert Lepage ne se laisse guère oublier par les temps qui courent. Omniprésent, qu'il est à Paris, où il vient de mettre en scène l'opéra de Berlioz, *La Damnation de Faust*; à Montréal, où il présente (et joue) sa pièce intitulée *La Face cachée de la Lune*. Or voici que le feuilleton «liste noire» rebondit de plus belle. C'est reparti, mon kiki!

Après une lune de miel initiale, Robert Lévesque et Robert Lepage sont à couteaux tirés depuis quelques années. Le critique conteste le travail du dramaturge, et le dramaturge, celui du critique. Lepage, invité par Lévesque à affronter les journalistes au colloque international des critiques de théâtre pour expliquer sa politique de *black list*, lui rétorqua par voie épistolaire. Or ladite missive fut publiée jeudi dans l'hebdo *Ici* à travers le carnet de Lévesque, à laquelle il adjoignit sa propre confession, le tout étant repris dans mon propre journal.

On s'explique: Lepage (qui affiche toujours bien haut son droit de barrer qui bon lui chante) se dit prêt, dans sa lettre, à relever le défi (i.e. rencontrer les critiques) à condition que «devant cette même



Odile Tremblay

commission internationale d'enquête sur les crimes contre la critique» (sic!), Lévesque commente son ancien départ précipité du journal *Le Devoir*.

Coup de théâtre, puisque théâtre il y a, Robert Lévesque, après cinq années de silence, s'exécute, avouant dans ce même carnet: «Oui, c'était moi, le fantôme de la salle, le garnement qui joua dans les textes de Claude Corbo [...], de Daniel Pinard et de José Blanchette [...], j'étais dans un état de crise», etc. Belle confession au demeurant, digne et pas hargneuse. Rien à redire là-dessus. Il ne s'excuse pas, mais bon! C'est tout comme. L'aveu est sur la table. Qu'on en cause, puis qu'on en finisse, se dit sans doute son auteur.

Que Robert Lévesque ait trituré en 1996 des textes de collaborateurs sur le réseau informatique du *Devoir* en y ajoutant des mots de son cru (drôles ou sinistres) relevait du secret de Polichinelle. Qu'il ait été sommé de démissionner après découverte de ses méfaits également. Le milieu journalistique et

culturel connaissait l'identité du saboteur sous son suaire de fantôme. Mais M. et Mme Tout-le-monde saisissaient-ils les dessous de l'affaire pour autant? Rien n'est moins sûr. L'histoire leur fut présentée de façon si nébuleuse... Mon journal, bon prince, n'avait jamais lié les deux éléments: identification du saboteur et démission de Lévesque. Qui plus est, Robert nia à l'époque être le fantôme, notamment à l'émission de Suzanne Lévesque. Ça prenait un culot d'enfer pour démentir en ondes. Il en a toujours eu. Pas de problème.

Ajoutant à la confusion du public, les chroniqueurs des médias concurrents s'étaient tus, refusant de charger Lévesque, de toute évidence par esprit corporatiste. Ce qui laissait tout de même songeur. Quoique soulagée par le mutisme général, enfin, me disais-je, eût-il été politicien, homme d'affaires ou même artiste, la profession aurait soufflé dans la corne de l'hallali, appelé à la mise à mort, pondu des libelles assassins. Face à un confrère, rien. Tout le monde sifflait en regardant ailleurs. Bizarre, bizarre! N'empêche, modifier les textes des autres, c'est grave. Il a payé pour, remarquez, mon ancien collègue...

Flash-back, comme on dit au cinéma: en 1996, dans notre petite salle du *Devoir*, l'affaire Lévesque avait fait l'effet d'un tremblement de terre. Personnellement, j'ai refusé mordicus d'admettre durant plusieurs jours que celui qui répondait pour moi au doux surnom de «ma vilaine bête» ait pu commettre les forfaits en question. Le syndrome du «pas mon Roger!» frappant (toutes proportions gardées pour ce qui est des

crimes commis) les femmes incapables de comprendre que leur tendre mari ait pu assaillir des innocents avait étreint mon cœur. Après avoir engueulé tous mes collègues qui osaient le soupçonner, sommé mes patrons de réintégrer dans ses fonctions le banni (de crainte que sa réputation ne soit égratignée), j'ai dû m'incliner devant l'évidence et rendre à César ce qui appartenait à César, c'est-à-dire les deniers de son crime. Notre critique à talent et à dents sanglantes quittait la boîte par la porte dérobée.

Loin de moi l'intention de faire une psychanalyse éclair de Robert Lévesque. Je me perdrais dans ses méandres. Disons qu'il est un peu dostoïevskien, avec un tas de tiroirs, dont certains noirs et vilains (mais pas tous).

Cela dit, depuis «les événements», partait-il en croisade, fût-ce pour une juste cause, qu'une ombre finissait toujours par surgir afin de lui remettre sous le nez son crime passé à talent et à dents sanglantes en cours. Lepage est entré allégrement par cette porte-là, histoire d'évacuer vite fait sa propre histoire de liste noire. La crédibilité du critique est entachée, ce qui lui nuit, même lorsqu'il a raison. Ses aveux de cette semaine sont sans doute destinés à lui ôter (si possible) cette épine du pied une fois pour toutes, en plus d'écarter Lepage au passage. Voici que la balle atterrit dans le camp du dramaturge. Lévesque a exécuté sa part du contrat en levant son voile. Reste à Lepage à rencontrer les critiques qu'il boycottait. A quand l'amicale?

otremblay@ledevoir.com

PICASSO

Picasso a commencé, en toute liberté, à étudier des thèmes érotiques alors qu'il avait 16 ans

SUIITE DE LA PAGE C 1

En Europe, la même chose se produit, en beaucoup moins fort. La période stalinienne voit naître un Picasso inféodé à l'idéologie communiste, une idéologie «qui était, je tiens à le dire, aussi puritaine et aussi rétrograde que celle de Wall Street». Les amis poètes de Picasso, Eluard, Breton, Reverdy et le premier d'entre tous, Apollinaire, adoraient, dit Lebel, le contenu érotique de son œuvre. «Mais ce contenu est resté pour ainsi dire confidentiel.» *La Grande Pisseuse* de 1965, aujourd'hui considéré comme un chef-d'œuvre, «personne n'en voulait, sauf son ami intime, le poète et penseur Michel Leiris».

L'origine du monde

Un premier grand modèle intellectuel, Guillaume Apollinaire, a agi sur Picasso. Des influences de l'ouvrage *Les Onze Mille Verges* sont perceptibles, écrit Lebel dans le catalogue d'exposition, dans le texte théâtral de Picasso, *Le désir attrapé par la queue*. «Une pensée continue, explique en entrevue le conservateur, rebondit dans l'œuvre picturale de Picasso, une pensée véhiculée par Sade, par Apollinaire, par les grands poètes

surréalistes qui furent ses intimes. Ce n'est pas du tout le Picasso qu'on célèbre dans les musées américains ou européens: Picasso et les enfants, Picasso et les chats, Picasso et le théâtre. Tout sauf le Picasso Picasso, ce qu'il faisait pour lui et ses amis, pour son propre plaisir» et pour sa propre «méditation esthétique». Lebel reprenant ici à dessein le titre d'Apollinaire de 1913. «Ce que nous montrons ici a mis cent ans à être vu», note-t-il.

Picasso a commencé, «en toute liberté», à étudier des thèmes érotiques alors qu'il avait 16 ans. «Son apprentissage de l'érotisme et son apprentissage de la peinture se sont faits en même temps dans les bordels de Barcelone. On devrait reconnaître que le bordel a été sa principale université. Non seulement il y a appris ce qu'est l'érotisme sous toutes ses formes, sauvages et plus inorthodoxes, mais aussi, il y a commencé à penser le problème du désir et à le penser de façon picturale. Ce qui m'intéresse au plus haut point, c'est comment la pensée picturale de Picasso s'est développée et a tourné, toute sa vie, comme une spirale autour de ce thème de l'érotisme.»

«C'est la grande constante de la fin de l'adolescence, dans les bordels de Barcelone, jusqu'à quelques mois

avant sa mort; ça tourne autour de l'origine du monde.» L'origine et la fin du monde, la mort. Peu avant son décès, Picasso est face à une dame et à l'origine du monde. «Il y a une profonde méditation nocturne alors que le trou noir de la mort s'annonce derrière ses épaules. Un face-à-face avec la mort est en fait un face-à-face avec l'origine du monde.» L'origine et la fin: «le ruban de Moebius se rejoint».

L'érotisme

On pourra dire ce qu'on veut de cette pulsion de l'érotisme. Dire, par exemple, que toute création chez Picasso provient d'une pulsion sexuelle, comme le prétend, sans nuances, un imprimé produit par la Galerie nationale du Jeu-de-paume. Reste que, si l'on respecte l'orthodoxie de l'approche biographique, il faut noter que la version parisienne de l'exposition débutait avec un dessin de 1894 montrant un âne montant une ânesse. Picasso est alors âgé de 13 ans.

Lebel s'inscrit en faux contre les raccourcis interprétatifs. Dans le même dépliant, une phrase l'a fait sursauter: «Pendant les dernières années de sa vie, Picasso renoue avec la verge joyeuse de sa jeunesse, particulièrement dans son œuvre gravé.»

«C'est scandaleux que, dans un grand musée, la Galerie nationale du Jeu-de-paume, on laisse passer des bêtises pareilles. «Il renoue», ça veut dire qu'il revient en arrière, qu'il a tourné en rond, qu'il n'a pas avancé. C'est aberrant. Les gens qui ont écrit ça n'ont pas compris Picasso.» Lebel



PARIS, MUSÉE PICASSO
Amours de Jupiter et de Sémélé (quatrième planche), 25 octobre 1930, gravure sur cuivre de Picasso.

observe une «énorme» évolution dans ces œuvres tardives, «qui se sont complexifiées». Le voyeur est devenu voyant, dit-il, un petit détail qui semble avoir échappé au redac-

teur ou à la rédactrice «de ce lamentable texte de présentation».

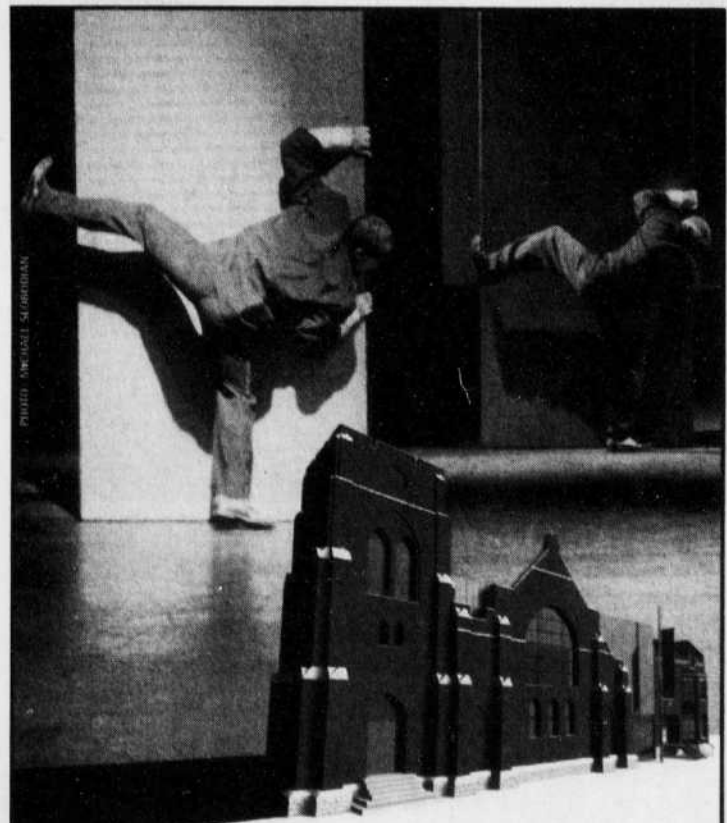
«Le voyant n'est plus le consommateur passif d'images volées. Il est le metteur en scène et le producteur,

au sens presque de «scenarii» et de «scène», d'événements érotiques auxquels il participe par sa pensée, par sa présence, par les directives qu'il donne. On pensait que Picasso était foutu après ses dix ans d'inféodation à l'horrible idéologie stalinienne. Même pendant cette période, il s'est livré à des expérimentations picturales sur des thèmes érotiques.» Picasso rebondit, en 1965, 1966 et 1967, avec une extraordinaire série de peintures, de dessins et de gravures qui démontrent «une extraordinaire victoire sur les dispositifs castrateurs de l'industrie culturelle du marché de l'art, d'une part, et de l'idéologie stalinienne, de l'autre». Pour Lebel, il y a, dans ces œuvres, une évolution, un approfondissement, un enrichissement «inouï» de l'inventivité.

Picasso n'a cessé de tourner autour de l'origine du monde, de cette image iconique. Il l'a livrée sous les plus incroyables déclinaisons possibles. Le regard qui sera proposé à Montréal ne cherchera pas simplement à faire consommer les images de façon linéaire. Pour Lebel, «au delà de la thématique, l'érotisme, l'exposition constitue la preuve grandiose d'une victoire contre toutes les formes de censure, que Picasso a fait semblant de subir durant sa très longue existence mais qu'en fait il a triomphalement déjouées».

PICASSO ÉROTIQUE

Musée des beaux-arts de Montréal
Du 14 juin au 16 septembre

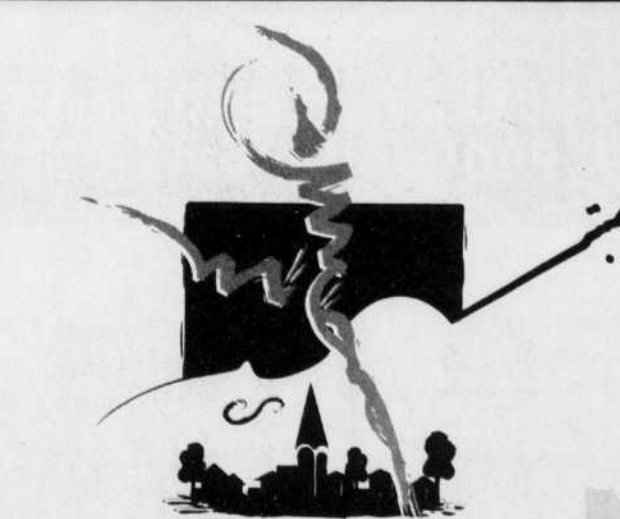
L'ESPACE DYNAMIQUE
EXPLORATIONS DANSE ET ARCHITECTURE3^e SÉRIE Samedi 9 juin 2001, 20h • ce soir

Chorégraphe: Estelle Clareton Architectes: Atelier Big City

4^e SÉRIE Samedi 16 juin 2001, 20h •

Chorégraphe: Louise Bédard Architecte: Steve Davies

* Tables rondes animées par Georges Adamczyk

FONDATION JEAN-PIERRE PERREAULT
ESPACE CHORÉGRAPHIQUE2022 rue Sherbrooke Est, Montréal (angle de Lorimier) • www.fjpp.org
Réservations: (514) 521-4493 (Usine C) • (514) 790-1245 (Admission)Le Festival des Arts
DE ST-SAUVEUR

26 juillet au 5 août 2001

Spectacles gratuits
sur la scène extérieure!Bia • Chantier • Montréal Tango
Juan José Carranza
Mazik • Le Grand Dérangement

Réservation: 450.227.9935

Admission: 514.790.1245 / 1.800.361.4595

www.artssaintsauveur.com

Patrimoine
canadien

LE DEVOIR

LA SÉRIE POWER CORPORATION DU CANADA

Jeune Ballet du Québec &
l'École Supérieure de danse de Marseille

26 juillet, 20 h 30

La crème de la jeune relève québécoise et française.

Rambert Dance Company

27 & 29 juillet, 20 h 30

La plus ancienne et la plus importante compagnie de danse moderne d'Angleterre.

L'Orchestre de chambre I Musici

28 juillet, 20 h 30

Présente un Hommage à Verdi avec la soprano Giana Corbisiero et le ténor Marc Hervieux.

Création originale - 2001 - A River in a Dry Land

31 juillet et 1er août, 20 h 30

Première mondiale de la création originale de Sarah Slipper & Alan Terriciano, gagnants de l'édition 2000 du concours de chorégraphie et de composition musicale.

Andrea Bordman

31 juillet, 20 h 30

Grande première de la carrière solo de cette danseuse étoile des Grands Ballets Canadiens.

PPS DANSE

1er août, 20 h 30 • August 1, 8:30 pm

Présente BAGNE pour femmes. Acclamé par le public et la critique à New York.

Complexions

2 & 4 août, 20 h 30

Jeune compagnie New Yorkaise qui connaît un immense succès international.

Kate et Anna McGarrigle

5 août, 20 h 30

De retour dans leur village natal.

LES ARTS

EXPOSITIONS

La gloire d'un sculpteur légendaire

LOUIS-PHILIPPE HÉBERT, 1850-1917. SCULPTEUR NATIONAL

Une exposition présentée au Musée du Québec
Parc des Champs-de-Bataille, Québec
Jusqu'au 3 septembre 2001

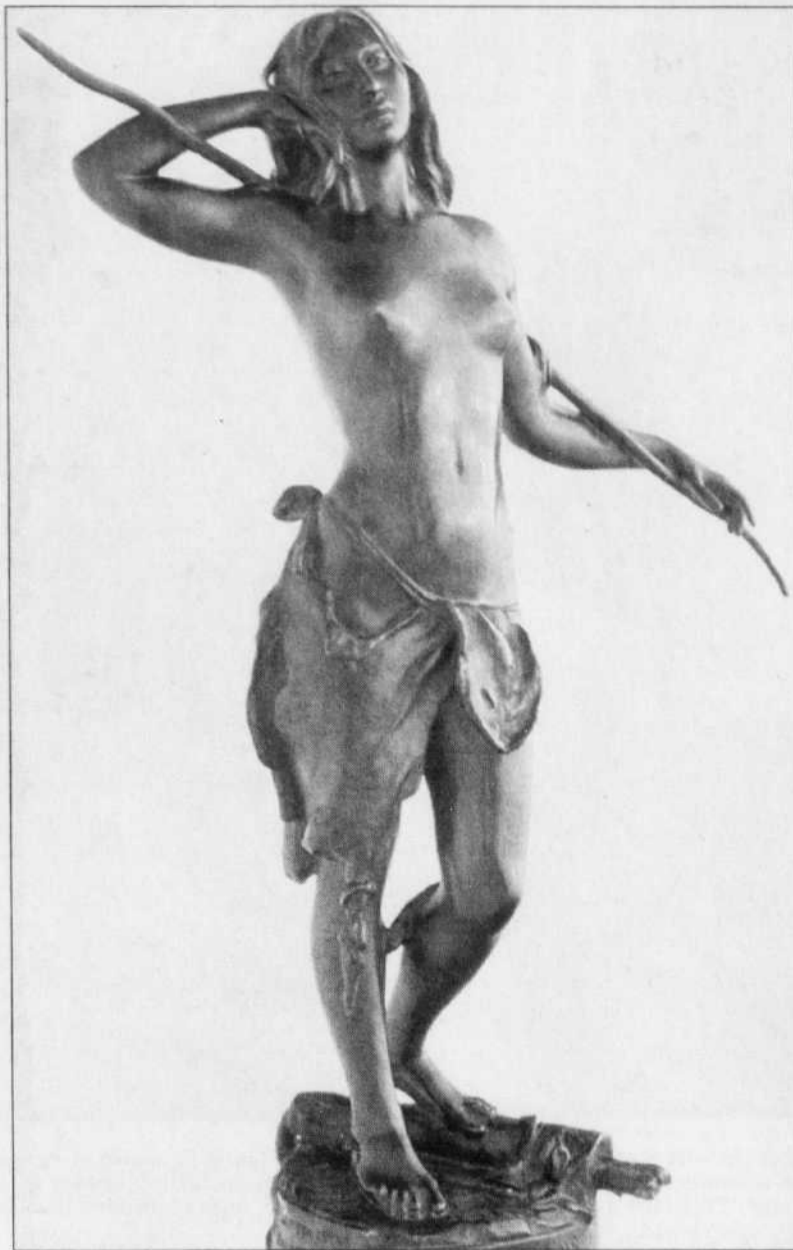
DAVID CANTIN

Après celle d'Adrien en 1992 et celle d'Henri à l'automne 2000, le Musée du Québec vient boucler ses rétrospectives des œuvres de la famille Hébert en proposant cet été un parcours des sculptures du très célèbre Louis-Philippe. Il ne s'agit pas cette fois des fils, mais bien du père. Celui qui est passé à l'histoire comme étant «le premier statuaire commémoratif canadien». L'artiste à la carrière prolifique léguera à ses héritiers une fortune qui se rapproche des 100 000 \$ en 1917. On est bien loin du culte du créateur maudit et ignoré de son vivant. En ce qui concerne Louis-Philippe Hébert, on parlera plutôt d'un perfectionniste qui réussira à amener la sculpture québécoise vers ses nombreux jalons historiques.

L'exposition *Louis-Philippe Hébert, 1850-1917. Sculpteur national* offre un portrait de grande envergure: trois salles et surtout le déploiement d'environ 120 sculptures provenant de 26 collections publiques et de 34 collections privés. Toutefois, il serait dommage de croire que tout cela ne représente qu'un spectaculaire tour d'horizon décoratif. Le scénographe et designer Daniel Castonguay n'hésite guère à mettre l'accent sur le côté théâtral de ce trajet, sans pour autant restreindre la sculpture à l'intérieur d'un moule d'époque. On sent bien qu'il y a une intention de montrer les différentes facettes de la maîtrise esthétique exceptionnelle du sculpteur national, sans pour autant privilégier uniquement l'effet grandiose qui se dégage de certaines commandes. Dès que le visiteur s'approche de la ronde, il entre en contact avec *L'Inspiration* (1904). La silhouette d'Hébert, imposante, est attentive au message que lui chuchote la déesse à son oreille. Le regard de l'artiste montre déjà le reflet d'une personnalité où la passion, le talent brut et la détermination se rencontrent de manière décisive. D'une salle à l'autre, on projette l'image du précurseur de la modernité québécoise, de l'artiste au sens le plus noble du terme, de l'homme d'affaires et de celui qui protégeait jalousement son intimité. Loin d'être unidimensionnelle, cette exposition déploie l'ascension fulgurante d'un individu dans les plus hautes sphères de son art et de la société de son temps. Alors que tout était encore à faire au début du vingtième siècle au Québec, Louis-Philippe Hébert deviendra le premier sculpteur natif du pays à fondre dans le bronze des héros de notre histoire. À titre d'exemple, on lui doit les dix premiers bronzes de la façade de l'Hôtel du parlement de Québec. On distingue d'ailleurs une série de ces personnages connus de l'histoire du Québec et du Canada qui forment une rangée en guise d'introduction à l'imposante salle 4. Ces petites statuettes montrent bien la virtuosité et l'élégance qui deviendront la marque de commerce de ce pionnier: un équilibre d'ensemble dans la composition, un raffinement des détails, une richesse évocatrice, ainsi que des influences qui vont de l'Antiquité à l'art baroque, en passant par la Renaissance.

Présentation minutieuse

On a tendance à oublier que c'est Louis-Philippe Hébert qui introduira au Québec la tradition décorative des cimetières parisiens. On remarque évidemment, à travers cette exposition, les statues gigantesques qui dominent la plupart des salles. Comment ignorer l'incroyable *Ange de gloire* (1895), du haut de ses six mètres, qui siège depuis plus de cent ans, le monument de la famille Valois ou encore la *Pleureuse* (1908), qui constitue l'élément prin-



Fleur des bois, de Louis-Philippe Hébert

MUSÉE DU QUÉBEC

cipal du Monument funéraire de Charles-Théodore Viau? Parmi les sculptures religieuses, on note plus particulièrement la transition qu'Hébert agencera entre les œuvres en bois et les œuvres en bronze. Les organisateurs ont aussi choisi de recréer pour l'occasion l'atelier de création du sculpteur: là même où l'artiste passera de l'apprentissage à la réussite, de la solitude nécessaire à la rencontre judicieuse avec clients et amis. On retrouve, du même coup, le volet plus intimiste des compositions d'Hébert. Tel un clin d'œil aux expositions antérieures, *Adrien et Henri* (1887) démontre l'affection tangible d'un père face à ses enfants qui resteront, par la suite, dans l'ombre du maître.

C'est la figure du héros et du nu qui domine la majorité de l'espace de la salle 5. Bien sûr, il s'agit d'une célébration de la naissance héroïque d'une race comme d'un peuple. On perçoit plutôt rapidement la représentation idéale, exemplaire et à ce titre chrétienne, des Cartier, Champlain et Maisonneuve. On sait, maintenant, que l'on doit à Louis-Philippe Hébert l'introduction du nu dans la sculpture québécoise et canadienne. Cette portion de l'œuvre restera toutefois assez confidentielle, en pleine ère de triomphalisme religieux. Quelle audace, presque inacceptable, que de montrer un sein dénudé ou une pose lascive! Par contre, on reconnaît dans cette fantaisie toujours chaste une approche encore plus personnelle de la sculpture. Autres versants dans les thématiques qu'aborde Hébert, les

Amérindiens et les bustes occupent une large part de la dernière salle de cette exposition. L'exotisme du mythe du «bon sauvage» finira par attirer une clientèle grandissante en Europe. Le sujet amérindien favorisera aussi une composition plus visiblement poétique. Quant à eux, les bustes confirmeront la célébrité d'Hébert. Après de nombreuses commandes de monuments commémoratifs, les politiciens canadiens deviendront des clients stratégiques pour le célèbre sculpteur qui terminera ses jours dans une résidence luxueuse de Westmount. Comme l'atelier de la salle 4, la salle 6 est à l'image des Salons de la Société des artistes français qui rendit Hébert célèbre. Un pan d'histoire à travers ces personnages notoires qui marqueront l'imaginaire du sculpteur.

Louis-Philippe Hébert, 1850-1917. Sculpteur national s'adresse évidemment à un public des plus nombreux. L'amateur d'art contemporain devra peut-être se rabattre sur d'autres salles du Musée du Québec. Toutefois, cette exposition montre bien le raffinement du design et de la présentation minutieuse qui redonne un dynamisme nouveau à l'institution des plaines d'Abraham. On souligne aussi que l'audio guide innové, en proposant une visite théâtralisée des trois salles. Une expérience fort intéressante qui n'a rien de discours racoleur et autoritaire. Lorsqu'on sait que Louis-Philippe Hébert laissera derrière lui environ mille œuvres, on ne peut que qualifier cette démarche d'héroïque dans l'histoire de l'art québécois.

FESTIVALS

Le Fringe se distingue

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

La chose devient incontournable d'année en année. La marge se solidifie d'une année à l'autre, à un point tel que le festival Fringe devient un tremplin pour des productions, à preuve le *Girls, Girls, Girls* présenté cette année au FTA et qui était présenté l'an dernier au Fringe. Plus gros que jamais, avec maintenant sept scènes pour plus de 300 productions, le Fringe fait bande à part... même au sein des autres Fringe de l'Amérique du Nord.

Tout le monde a une chance, au Fringe. Comme les autres festivals du genre, il n'y a pas de sélection, au Fringe, pas de jury. Cette année, devant le déferlement des applications, les responsables de l'événement alternatif du boulevard Saint-Laurent ont préféré ne pas privilégier l'habituelle formule du premier arrivé premier servi. Plutôt, on a pigé dans un chapeau les heureux élus. Pas d'autres choix, explique Jeremy Hechtman, producteur de l'événement. Des compagnies anglophones, de 75 à 80 ont été reçues et une trentaine de compagnies francophones.

«On a dû faire une loterie, explique Hechtman. On a envoyé les formulaires le 15 janvier et avons commencé dès lors à recevoir des réponses, jusqu'au 23 février. Le 24 février, nous avons placé tous les noms dans un chapeau: les douze premiers étaient retenus, le reste déterminait l'ordre de la liste d'attente. Normalement, c'est premier arrivé premier servi. Le problème, pour remplir la douzaine d'espaces pour les compagnies locales anglophones et la même chose pour les compagnies francophones, c'est qu'on avait déjà reçu, le 18 janvier, 40 applications. C'était déjà une loterie. Avec le tirage, on pense avoir été plus juste envers tout le monde. Chacun avait sa chance.»

Risqué, comme mode de sélection? Disons que ça remonte à quelque part au début du siècle, ou des Salons des refusés

étaient organisés sans jury. De toute manière, qu'arriverait-il si la marge ne pouvait plus prendre de risques? Elle perdrait son essence, non?

De plus en plus, les relations entre les communautés francophone et anglophone se soudent autour du Fringe, le plus anglo des festivals de la ville. «On a envoyé plus d'information dans les médias francophones, nous avons pris contact avec eux. Quant au reste, comme pour l'ensemble du festival, les nouvelles se diffusent par le bouche à oreille.» Déjà, l'an dernier, la scène CIBL, commanditée par une radio franco, accueillait les spectacles francos. La formule est répétée cette année, alors que des compagnies s'expriment dans la langue de Molière seront aussi sur les autres scènes. «Les médias nous ont aidés, mais nous n'avons pas encore beaucoup de couverture en français. Il y a tellement de talent issu de la communauté francophone, où il n'y a pas d'équivalent du Fringe.»

Depuis les deux dernières années, le festival a connu des hausses de fréquentation de 20% annuellement. Si la température le permet — ça a été un véritable facteur l'an dernier —, on pense atteindre les mêmes résultats cette année. En ce qui concerne la couverture de presse et la fréquentation, le fait d'arriver derrière le FTA accentue l'impact du Fringe. «On est une bouffée d'air frais après le FTA. On est plus informels, plus relax. On a plus de shows, plus de variétés.»

Car variété il y a. Cette année, deux spectacles en particulier risquent de faire des heureux. La série des événements spéciaux comprend le *Internet Wrestling Syndicate*, qui fera la preuve par quatre que la lutte n'est pas arrangée en présentant le match «le plus violent du monde» (vendredi 15 juin). Aussi, le 17 juin, il y aura une course à obstacles conviant les plus flamboyantes drag queens de la ville, avec préparation de

VOIR PAGE C 4: FRINGE

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

ODÉON
THÉÂTRE DE L'EUROPE

L'Orestie

d'ESCHYLE
mise en scène de GEORGES LAUDAANT
texte français de DANIEL LOAYZA

La Troupe de l'Odéon sur la scène du TNM!

«La troupe de l'Odéon, rejointe par Christiane Cohendy, habite avec cran ce palais prenant révé par Lavaudant.»
Le Nouvel Observateur«... exemplaire représentation de L'Orestie.»
Télérama«... Christiane Cohendy (Clytemnestre) d'une puissance exceptionnelle... On se laisse captiver, ému, bouleversé jusqu'aux tréfonds par les séquences qui se succèdent.»
La Croix, L'Événement

FRANÇOIS QUÉBEC

Cette manifestation est présentée dans le cadre de France au Québec/la saison.

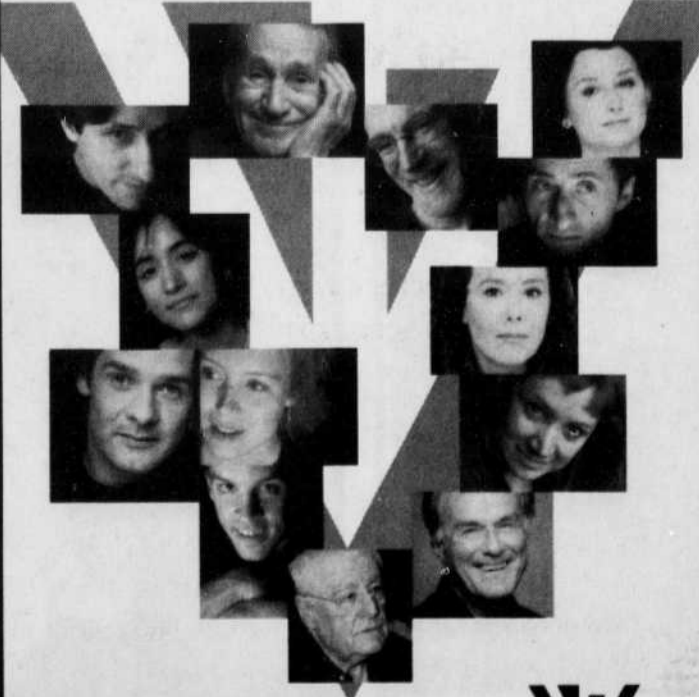
du 4 au 16 septembre 2001 à 19 h

BILLETS EN VENTE
DES MAINTENANT 866-8668

Disponible en abonnement



SOYEZ AU CŒUR DE LA PROCHAINE SAISON!

Hydro Québec
partenaire de saisonSORTIES
côté coeur

théâtre du rideau vert

(514) 845-0267

www.rideauvert.qc.ca



La Chambre bleue

La Chambre bleue, librement inspirée de *La Ronde* d'Arthur Schnitzler

«Le Théâtre du Rideau Vert a réussi un coup de maître... C'est ça la magie du théâtre. Et de grâce ne ratez pas un tel événement!»

Jean Beaunoyer - La Presse

Cécile Gagnier, Corinne Richard et Patricia Ruel

théâtre du rideau vert

Du 22 mai au 16 juin 2001

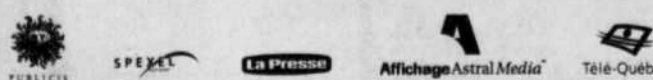
Traduction: Maryse Warda

Mise en scène: Serge Denoncourt

Avec Pascale Desrochers et Normand D'Amour

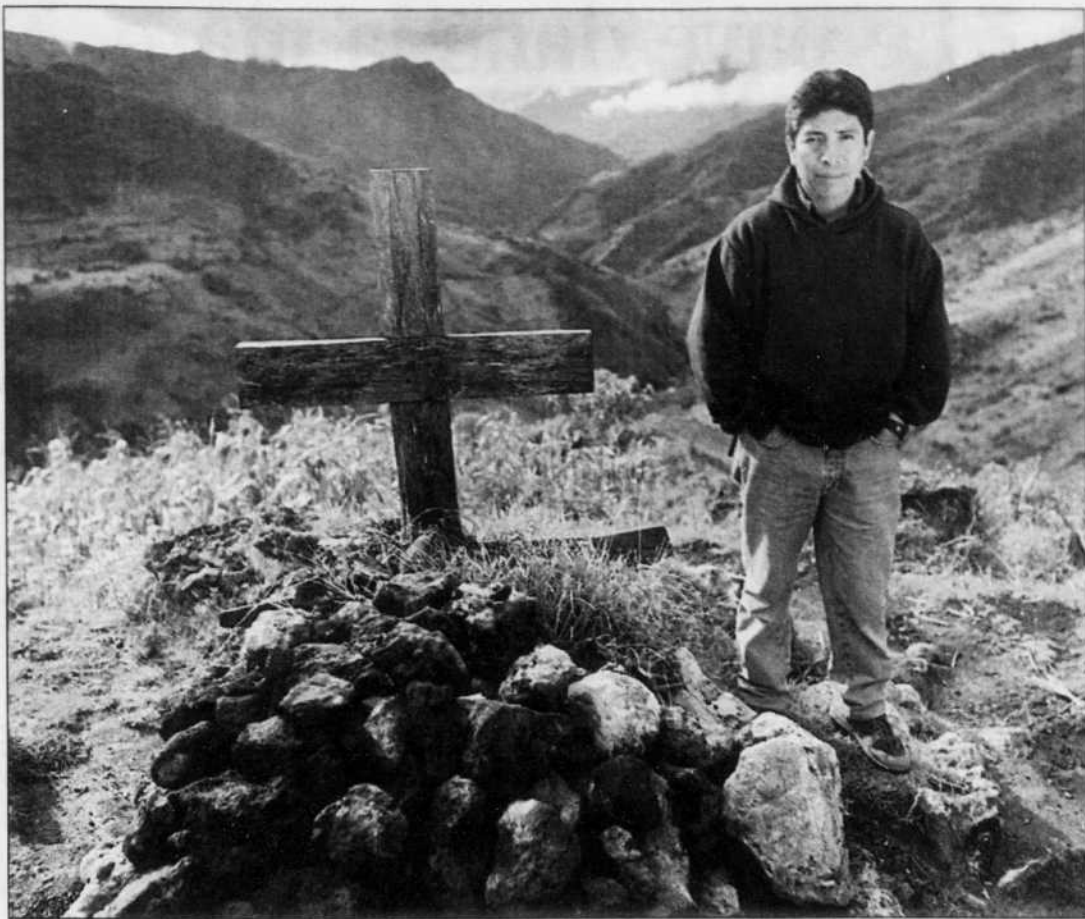
(514) 844-1793 - www.rideauvert.qc.ca

4664, rue Saint-Denis - Métro Laurier.



ARTS

Festival Présence autochtone



DANIEL HERNANDEZ-SALAZAR

Le volet cinéma de Présence autochtone débute lundi, avec la projection du tout nouveau documentaire de Mary Ellen Davis, *Le Pays hanté*, sur les récents massacres des Mayas guatémaltèques.

La vie réservée

Le festival déroule ses bobines du 11 au 21 juin, au Cinéma de l'ONF

MARTIN BILODEAU

Chaque année, au festival Présence autochtone, l'organisme Terres en vues, qui le chapeaute, consacre un important volet à la récente production cinématographique. Ainsi, du 11 au 21 juin, au Cinéma de l'ONF, l'événement débouche les bandes et les images d'une soixantaine de productions, certaines assemblées dans le but de dénoncer les injustices dont sont victimes les autochtones de par le monde, d'autres agencées pour faire voir et entendre, au présent et à la première personne du pluriel, la réalité amérindienne dans son quotidien en réserve.

C'est là la mission de *Bearwalker* (20 juin, 19h), un long métrage de la cinéaste Shirley Cheechoo, qui mélange des éléments de réalisme documentaire à une intrigue policière qui puise dans le folklore cri. Pendant qu'une étrange automobile noire traverse la réserve, une femme se réveille auprès de son mari, le corps maculé de sang, mort. Ses deux sœurs accourent et mettent en alerte une troisième, avocate en ville, capable, pense-t-on, de faire la lumière sur cette sordide histoire, dont les signes annonciateurs, révélés en flash-back, mettent en cause l'intégrité de deux policiers locaux, la parole d'un violeur et, surtout, les révélations d'une malédiction qui pèse sur la famille.

Si l'on fait fi de la naïveté de certains dialogues et du jeu des interprètes, *Bearwalker*, tourné dans une réserve crie de l'Ontario, se révèle un film saisissant, puissant, dans lequel la malédiction du titre agit comme une métaphore de l'autorité blanche, prompt à réprimer l'Amérindien qui remet en question son pouvoir, ou menace de dynamiter les murs psycholo-

giques de la réserve ou de s'épanouir socialement en dehors de son enceinte.

C'est sur cette dernière idée que s'ouvre *L'Autre Amérique* (14 juin, 19h), du Québécois Jean-Pierre Masse, lequel marie, moins efficacement que *Bearwalker*, le cinéma de fiction et le documentaire pour raconter la vie des Attikameks de la réserve de Manawan, à travers quelques destins: un jeune informaticien qui songe à aller travailler en ville, une mère qui en est revenue après quelques désillusions, un entrepreneur désireux de fonder une entreprise de fabrication de canots d'écorce et une jeune Montréalaise venue retrouver la trace de sa mère, à qui elle a été arrachée à l'âge de six ans.

Tourné avec beaucoup de cœur et très peu de moyens, *L'Autre Amérique* semble partagé entre son ambition de dépendre, de façon quasi impressionniste, une réalité autochtone et celle de dénoncer l'oppression historique qui perpétue son malheur. À cet égard, on reste pantois devant la faiblesse dramaturgique de l'épisode du film portant sur le pêcheur de la ville convaincu que les Indiens de Manawan sont responsables du sacage de son chalet de pêche et se montre sourd à tous les arguments qui ne satisfont pas à sa thèse raciste. Un traitement moins démagogique n'aurait certainement pas compromis le message de tolérance que le cinéaste a voulu communiquer. Reste, malgré ces faiblesses, un film qui montre bien la fragilité des repères géographiques, linguistiques et culturels des communautés autochtones dont on craint l'extinction, à moyen ou à long terme. Le film plaide pour leur survie, et celle de leur mémoire.

La mémoire est également au cœur de *Homeland* (12 juin, 21h),

chronique documentaire filmée sur trois ans sur les habitants d'une réserve lakota située dans le Dakota du Sud. Les cinéastes Jillann Spitzmiller et Hank Rogerson y montrent comment les changements sociaux, économiques et culturels, espérés par plusieurs, prennent inévitablement la forme de recommencements stationnaires. Une des quatre familles rencontrées vit dans une baraque insalubre, sans eau courante, et attend, comme d'autres familles, l'arrivée, par camion, de bungalows militaires que l'armée a consenti à leur donner.

À travers des images souvent saisissantes, qui montrent la communauté dans son paradis devenu dépotit, *Homeland* nous entretient du temps, qui passe lentement, et des rêves de liberté que ces gens n'ont jamais connus, et qu'aucun ne saurait, par ailleurs, définir. C'est d'ailleurs là leur plus grand drame.

Le volet cinéma de Présence autochtone débute lundi, avec la projection du tout nouveau documentaire de Mary Ellen Davis, *Le Pays hanté*, sur les récents massacres des Mayas guatémaltèques, et se termine avec celle de *The Sacred Run*, d'Andrea Sadler, sur une course commémorant les bombardements d'Hiroshima et de Nagasaki, à laquelle les membres des Premières Nations ont participé. Entre les deux, bien des images, inédites pour la plupart, sur ces voisins si proches et en même temps si loin qu'ils doivent signifier leur présence pour qu'on les regarde.

PRÉSENCE AUTOCHTONE

Du 11 au 21 juin
Cinéma de l'ONF
Renseignements: (514) 575-1701
ou www.NativeLynx.qc.ca

CINÉMA

Polar stéroïde

SWORDFISH

De Dominic Sena. Avec John Travolta, Hugh Jackman, Halle Berry, Don Cheadle. Scénario: Skip Woods. Image: Paul Cameron. Montage: Stephen Rivkin. Musique: Christopher Young. États-Unis, 2001, environ 95 minutes.

MARTIN BILODEAU

Hollywood n'a jamais autant fonctionné comme une usine à saucisses que depuis le milieu des années 90. À peine dix pour cent des films qui en sortent survivent, dans nos mémoires et dans l'histoire (même petite), à l'impulsion-marketing du moment. Les autres s'effacent dans l'oubli, sort qui guette *Swordfish*, le nouveau polar aux stéroïdes de Dominic Sena (*Kalifornia*). Ironiquement, le titre du précédent long métrage de ce cinéaste américain, *Gone In 60 Seconds*, résume aussi bien le phénomène, en plus de s'y conformer parfaitement.

Mais revenons à *Swordfish*, enième variation et nouveauté trompe l'œil sur le thème du combat entre le Bien et le Mal. Du combat, aussi, pour la survie, l'argent et la famille, auquel se livre, presque à son corps défendant, le héros du film (Hugh Jackman, découvert dans *X-Men*), un hacker si doué que tous les brigands qui aspirent à détourner les fonds des grandes banques, ou à pénétrer dans les bases de données apparemment inviolables du département de la

Défense, se proposent de lui offrir la lune en échange du soleil.

À peine sorti de prison, coupé de tout lien avec sa fille, Stanley Jobson n'a d'autre choix que d'accepter les dix millions que lui offrent Gabriel (John Travolta), un criminel mégalomane et psychopathe, lequel a envoyé son joli bras droit, Ginger (Halle Berry), le cueillir par les sentiments, non sans éveiller, du coup, les pires soupçons d'un agent du FBI (Don Cheadle) chargé d'ingérer le vilain. S'ensuit un carnaval de scènes d'explosion, de courses folles et d'échanges de testostérone, agencées à la façon inconsciente d'un jeu vidéo.

Beaucoup de cinéastes — et Dominic Sena parmi eux —, créés comme Eve à partir d'une des côtes de Michael Bay (*Pear Harbor*), tentent à chaque film de réinventer les comptes à rebours et les explosions, dans l'ignorance totale des grands maîtres — tels Hitchcock — qui les ont précédés. Or, que ces explosions soient filmées au ralenti, en accéléré, d'en haut, d'à-côté, en plan subjectif ou de grand angle ne change rien à leur nature, ni ne donne du caractère à un film bâti sur un scénario conçu avec la seule logique d'un champ de mines.

Comment, dans pareil contexte de déflagrations à répétition, les acteurs peuvent-ils créer des personnages de chair et d'os? Si Travolta passe bien les premières cinq minutes de film — dans une scène de dialogues qui se veut si brillante qu'on n'en voit que la pré-tention —, on ne peut en dire autant de l'Australien Hugh Jackman, acteur limi-

CINÉMA

Fourre-tout à l'amibe

EVOLUTION

Réalisation: Ivan Reitman. Scénario: David Diamond, David Weissman et Don Jacoby. Avec David Duchovny, Orlando Jones, Seann William Scott, Julianne Moore. Image: Michael Chapman. Musique: Jon Powell.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

C'est vraiment très, très nul. *Evolution*. Mêlant le scénario catastrophe, la science-fiction, la comédie, le sous-*Jurassic Park*, ce film d'Ivan Reitman (*Ghostbusters*) est destiné de toute évidence à nourrir l'esprit d'un enfant de douze ans. Ce qui n'est pas nouveau dans la pléniè Hollywood mais atteint ici des sommets.

Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'*Evolution* ne se pique pas de vraisemblance. Il flirte plutôt avec l'humour facile. Rien ne tient debout dans cette affaire tirée par les cheveux, où un immense météorite chargé de vie intergalactique viendra semer sa graine dans le Canyon de l'Arizona. Sans avoir réussi à démenter les limites entre l'absurde, fantastique et quête minimale de réalisme, *Evolution* nous livre un produit bâtarde et stupide.

David Duchovny incarne Ira Kane, un ancien scientifique à la solde du gouvernement, tombé en disgrâce, devenu enseignant, qui découvre le premier les effets de ces nouvelles formes de vie sur la Terre et les analyse dans son petit labo sans penser aux risques de contamination et aux dangers qu'il fait courir à sa ville. Fâcheux qui fait

cela et très ennuyeux. Lui et son partenaire devront affronter l'armée, qui essaie de circonscire le mal ainsi que les monstres lâchés louses et semant la terreur. Car ces formes de vie primitive évoluent à la vitesse de la lumière, passant en quelques jours de l'amibe au brontosaurus. Une inévitable romance entre le héros et une belle épidémiologiste (Julianne Moore) viendra ajouter quelques airs de violon à cette production fourre-tout.

Certaine scène en fin de course, à travers laquelle cette bande de joyeux drilles se glisse sous la masse gélatineuse d'un monstre gigantesque, culminera dans le grotesque, l'invraisemblable et le répugnant. Les acteurs font ce qu'ils peuvent dans ce cartoon, mais ça se réduit à bien peu de chose: quelques moues et grimaces.

Autre irritant majeur: la démonstration des frontières qui se perdent de plus en plus à Hollywood entre la publicité et le cinéma. Le phénomène faisait déjà grincer des dents dans *Cast Away*, où le service de courrier Fed Ex était publicisé à tire-larigot. Ici, le shampooing Head & Shoulders tient le haut du pavé. Non seulement il sera le grand remède au mal interplanétaire qui afflige cette région de l'Arizona, mais à la fin, mêlant le cynisme à l'humour, les héros feront la pub du produit à l'écran. Le cinéma devient un support publicitaire qui affiche ses couleurs et n'a pas honte de lui. Il le devrait pourtant. Tout cela donne une production de divertissement et de plouge qui plaira sans doute aux ados nourris d'Hollywood, à qui ce film est destiné. Adultes s'abstenir.

Mademoiselle

SANDRINE BONNAIRE
JACQUES GAMBLIN

en film de PHILIPPE LIORET

Dès le vendredi 15 juin!

www.filmfonc.com

1 MILLION \$ BOX-OFFICE!

THERRY LHERMITTE GÉRARD DÉPARDEU DANIEL AUTEUIL

LE PLACARD

UN FILM ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR FRANCIS VEBER

UNE NOUVELLE COMÉDIE DU RÉALISATEUR DE «LE DINER DE CONS»

À L'AFFICHE!

FAMOUS PLAYERS ✓ PARISIEN ✓ FAMOUS PLAYERS ✓ VERSAILLES ✓
FAMOUS PLAYERS ✓ BOUCHERVILLE ✓ FAMOUS PLAYERS ✓ ST-EUSTACHE ✓
FAMOUS PLAYERS ✓ ST-HYACINTHE ✓ GALERIES ST-HYACINTHE ✓
FAMOUS PLAYERS ✓ BOUCHERVILLE ✓ FAMOUS PLAYERS ✓ ST-EUSTACHE ✓

LA CRITIQUE EST UNANIME!

amores perros

Un film de Alejandro González Iñárritu

www.amoresperros.com

à l'affiche!

version originale avec sous-titres Français

FAMOUS PLAYERS ✓ PARISIEN ✓

«SOMPTUEUX!»

Uma Thurman
Jeremy Northam
Nick Nolte
Kate Beckinsale
James Fox
et
Anjelica Huston

LA COUPE D'OR

VERSION FRANÇAISE DE «THE GOLDEN BOUL»

FAMOUS PLAYERS ✓ PARISIEN ✓ FAMOUS PLAYERS ✓ CENTRE ÉATON ✓

SAMUEL HADIDA ET RICHARD GRANDPIERRE PRÉSENTENT SAMUEL LE BIHAN • VINCENT CASSEL • EMILIE DEQUENNE • MONICA BELLUCCI • JEREMIE RENIER ET MARK DACASCOS

« DISONS-LE TOUT DE SUITE : C'EST GÉNIAL » ★★★★★

- Chantal Guy, La Presse

« UN FILM MENÉ AVEC NERVOSITÉ ET UN SOUCI CONSTANT DE NE JAMAIS ENNUYER » - René Homier-Roy, FLASH

LE PACTE DES LOUPS UN FILM DE CHRISTOPHE GANS

UNE PRODUCTION STUDIOCANAL ET DAVIS FILMS AVEC SAMUEL LE BIHAN VINCENT CASSEL EMILIE DEQUENNE MONICA BELLUCCI JEREMIE RENIER MARK DACASCOS

13 ANS ET PLUS

Le livre est disponible aux Éditions Rivages

www.LEPACTEDESLOUPS.COM

À L'AFFICHE!

CINÉMAS AMC	FAMOUS PLAYERS STARCITE	FAMOUS PLAYERS	CINÉPLEX Océan	FAMOUS PLAYERS	MÉGA-PLEX™ GUZZO	MÉGA-PLEX™ GUZZO	FAMOUS PLAYERS	CINÉPLEX Océan
LE FORUM 22	MONTREAL	VERSAILLES	LASALLE (Place)	POINTE-CLAIRE	TASCHEREAU 18	JACQUES CARTIER 14	PONT-VIAU 16	COLOSSUS LAVAL
CINÉPLEX Océan	CINÉMA	GALERIES ST-HYACINTHE	PLEUR DE LYS	CARRÉFOUR DU NORD	CINÉMA 9	CINÉMA ST-LAURENT	CINÉMA PINE	CINÉMA DE PARIS
BOUCHERVILLE	ST-EUSTACHE	ST-HYACINTHE	TROIS-RIVIÈRES O.	ST-JÉRÔME	GATINEAU	SOREL-TRACY	STE-ADELE	VALLEYFIELD
À L'AFFICHE!	FAMOUS PLAYERS STARCITE	FAMOUS PLAYERS	CINÉMA CARNIVAL	CINÉ-ENTREPRISE	CINÉMA DU CAP	CINÉMA CAPITOL	CINÉMA GALERIES	CINÉMA LAURIER
	HULL	CHATEAUGUAY	DRUMMONDVILLE	GRANBY	VICTORIAVILLE	JOLIETTE		

exCentris

JUSQU'AU 12 JUIN: YI YI > THOMAS EST AMOUREUX > COMÉDIE DE L'INNOCENCE > AIMÉE ET JAGUAR

MAGNIFICO LES 7 ET 1 NUITS DU CINÉMA > DU 13 AU 17 JUIN > 60 films > 8 premières > 35 ans du Cinéma Parallèle > cinéma plein air > Kino

514.847.2206 : horaires + infos + www.ex-centris.com Etudiant + âge d'or : 6 \$ Semaine avant 18 h : 6 \$ Admission générale: 9 \$

Le Cinéma Parallèle remercie: SODEC, Conseil des Arts de Québec, Conseil des Arts de la communauté juive de Montréal et Propriété Terre Incoquita

CINÉ-KID CINÉMA PARALLÈLE

Ceux qui protègent le jazz

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Il y a tout d'abord ce lieu commun, ce poncif qui a la vie d'autant plus dure qu'il perdure depuis des années: il ne se passe rien entre deux festivals de jazz, de blues et de bien d'autres choses. La persistance de cette incantation tient ou découle de sa non-vérification, de sa non-confrontation aux faits.

Du jazz, de la musique perlée, des notes bleues, des notes folles, des notes ciselées, on peut en entendre ici et là, et même là-bas, à cœur d'année. Autrement dit, ou CQFD: il y a mensonge. Un mensonge gros comme le sourire de Fernandel. Étant cela, un faux-sémeur, ce mensonge se double d'une insulte à l'endroit du pianiste et du guitariste, du contrebassiste et du saxophoniste, du vibraphoniste et... bref, de tous ceux qui sont les protecteurs du jazz.

Au sein du contingent rassemblant tous les protecteurs mont-réalis du jazz, il y a forcément des caractères qui se distinguent les uns des autres. Là, on pense aux politiques. À ceux qui — heureusement! — sont impatients de camper les empêchements de tourner en rond. À ceux qui combattent le vide.

Ces militants, ces altruistes, se sont mis l'an dernier en devoir d'organiser un Off-festival de jazz qui se tienne parallèlement à l'autre. Le succès de cette initiative aidant, ils ont bien évidemment décidé de récidiver. Cette année, ils ont bâti un programme plein de sève et de vie, de passion et d'aventures. S'il fallait employer une image, mettons qu'on pourrait avancer qu'ils proposent beaucoup de petits rosés et pas de Perrier. Ce jazz, leur jazz, est une contradiction du jazz d'hôtel. En un mot, leur jazz assure un avenir au jazz.

Toujours est-il que le pianiste François Marcaurelle, l'intelligence posée de la bande, le contrebassiste Normand Guilbeault, le passionné de la bande, le pianiste Pierre St-Jak, le poète et philosophe de la bande, ainsi que le vibraphoniste Jean Vanasse, le rêve généreux de la bande, ont travaillé comme des fournis pendant des mois et des mois pour mieux nous confectionner un programme de cigales. Résultat? L'affiche est alléchante parce qu'abondamment parfumée.

Il en est ainsi parce qu'aucun des styles vivants qui composent le profil du jazz n'a été ostracisé. Entre le 29 juin et le 7 juillet, on entendra du bop au free-jazz en passant par cette sobriété inhérente aux beaux silences et cette déconstruction nécessaire à la renaissance. Rien de ce qui s'attache à l'arbre du jazz vu et conçu par Charles Mingus, Ornette Coleman, Paul Bley, David Murray et autres n'a été oublié. Dit en verlan, rien de ce qui s'attache au jazz vu et conçu par les rabat-joie des grands conglomerats, ces comptables de la note, n'a été intégré. Ce jazz, leur jazz, n'est pas un jazz d'eunuques, un jazz asexué.

Avec trois fois rien, cette bande des quatre pas du tout maïste est parvenue à mettre... 160 musiciens d'ici et d'ailleurs au programme. 160! Géographiquement, ces musiciens évolueront dans trois lieux différents: Le



SOURCE OFF FESTIVAL

Pas moins de 160 musiciens se produiront dans le cadre du Off-festival de jazz, qui se tiendra entre le 23 juin et le 8 juillet. Ces artistes occuperont les scènes du Lion d'Or, de l'Alizée et du Cheval Blanc.

Lion d'Or, Le Cheval Blanc et l'Alizée, tous situés sur la rue Ontario, entre les rues Saint-Hubert et Papineau.

Poésie sur notes noires

Fait à noter, chose à souligner, le Off-festival rétablit le lien avec une tradition chère à Jack Kerouac et Allen Ginsberg, Lawrence Ferlinguetti et Gregory Cor-



so. De que cé? La poésie sur notes noires. Ainsi, le contrebassiste et pianiste Daniel Lessard a monté un spectacle joliment baptisé *Les Faiseurs d'îles* qui nous permettra d'entendre les vers d'Émile Martel et José Acquin. Le pianiste St-Jak a conçu un projet intitulé *Les Jazzeux américains* avec les poètes Christine Germain, Fortnet Anderson, José Acquin et Patrice Desbiers.

... Albert Ayler, ça vous dit? Ayler le fou de spiritualité, le saxophoniste respectueux du gospel, mort tragiquement il y a 30 ans de cela, sera de la... partie! Le 7 juillet, autour de Guilbeault, la trompette d'Ivanhoe Jolicœur, la clarinette de Mathieu Bélanger, le baryton de Charles Papisoff et la batterie de Claude Lavergne feront écho à l'art exigeant d'Ayler dans un spectacle baptisé *New Ghosts*.

Jefferson-Grant Quintet, ça vous dit? On l'espère. Ce quintet donnant la vedette au trombone et au saxo ténor, c'est la version cool du jazz. C'est calme et volupté. C'est musique de nuit. C'est classique sans jamais être monotone.

Evidemment comme heureusement, le saxophone ténor de Yannick Rieu se fera entendre dans deux groupes différents.

Un coup, Rieu sera accompagné par le guitariste Sylvain Provost et le contrebassiste Norman LaChapelle. Un coup, il présentera son *Projet non acoustique* qui, comme son nom l'indique...

Il y aura également le quartet de François Marcaurelle, qui vient de publier un très bon album sur étiquette Effendi. Ce quartet, c'est à souligner, jouera avant tout les compositions d'un pianiste cultivant le modernisme du bop.

Puis, il y aura le trio du saxophoniste alto Dave Turner, qui comprend Dave Lang à la batterie et Kevin Dean à l'orgue. Ce dernier a récemment troqué sa trompette à la Kenny Dorham pour la B3 de Jack McDuff. Là, la curiosité sera de mise.

Quoi d'autre? Beaucoup d'autres choses, notamment les... oulipiens du jazz. Jean Derome et ses Dangereux Zhomis, André Duchesne et son No Band's Land, René Lussier et Martin Tétreault, bref, tous ceux qui conjuguent «Je me souviens du jazz» au temps présent seront au Lion d'Or.

Quoi d'autre? Le percussionniste du piano Benoît Delbecq fera la navette entre la France et Le Lion d'Or pour jouer en compagnie du clarinettiste François Houle qui, depuis qu'il s'est installé à Vancouver, il y a bien longtemps de cela, s'est fait un nom et un prénom dans le cercle des fins improvisateurs.

Le Off-festival sera enfin l'occasion de souligner les grandes heures de l'Orchestre symphonique. Le vibraphoniste Jean Vanasse, le flûtiste et claviériste François Richard ainsi que les mauvais compagnons seront tous présents.

Beaucoup, beaucoup d'autres artisans de la musique vivante défileront, sans se mettre heureusement au garde-à-vous, sur les scènes des trois lieux nommés, entre le 28 juin et le 8 juillet, dans le cadre d'un événement qui mérite d'ores et déjà bien davantage qu'un gros coup de chapeau. On va y revenir souvent, souvent.

Le pavé dans la mare

Ce sont 283 nouvelles chaînes de télévision qui pourraient entrer en ondes cet automne au Canada. Mais pour le président de Shaw, le gros câblodistributeur de l'Ouest, la moitié de ces chaînes sont condamnées à la faillite.

Avec une telle déclaration, Jim Shaw a jeté tout un pavé dans la mare, la semaine dernière à Toronto, alors qu'il participait au congrès annuel de l'industrie du câble.

M. Shaw a peut-être brisé un tabou. Car on se pose la question depuis que le CRTC a autorisé, en novembre dernier, ces 280 chaînes: en avons-nous vraiment besoin? Avons-nous besoin d'une chaîne consacrée aux *soaps*, d'une autre spécialisée en baseball, d'une chaîne consacrée aux trains, bateaux et avions et de six autres Télétoon thématiques? (Ce sont tous des exemples authentiques.)

Ces nouvelles chaînes numériques sont classées en deux catégories. La catégorie n° 1, ce sont les chaînes qui devront obligatoirement être offertes par les distributeurs, câble et satellite. Il y en a 21 en tout: seize en anglais et cinq en français pour le Québec.

Toutes les autres ont obtenu un permis de catégorie n° 2, c'est-à-dire que les distributeurs les offriront... si ça leur chante et s'ils pensent y trouver profit.

TVA a des intérêts dans trois des cinq chaînes «obligatoires» francophones: Télé HaHa (une chaîne d'humour), LCN Affaires et 13^e Rue (suspense pour adolescents). Les deux autres appartiennent respectivement à MusiquePlus-CHUM (Perfecto, une chaîne consacrée à la mode) et à RDS (Réseau Info Sports, une chaîne de manchettes sportives 24 heures sur 24).

Toutes ces chaînes ont jusqu'au 24 novembre pour entrer en ondes. Après cette date, elles devront se représenter devant l'organisme fédéral afin d'expliquer les raisons pour lesquelles elles auraient besoin d'un délai.

Le plus étonnant dans cette histoire, c'est que trois mois à peine avant la rentrée d'automne, personne n'a aucune idée du moment exact où les chaînes seront lancées.

Tant à TVA qu'à MusiquePlus, le silence est de rigueur parce que les négociations se poursuivent avec les distributeurs, nous dit-on.

Chez Vidéotron, on nous affirme que les propriétaires des chaînes doivent d'abord s'entendre entre eux pour faire une proposition de commercialisation au câblodistributeur.

RDS est la seule entreprise à se déclarer publiquement prête à entrer en ondes dès septembre. «Nous sommes prêts à aller de l'avant», a affirmé au Devoir Raymond Duguay, chargé de projet chez RDS. «Nous travaillons sur différents scénarios financiers: la possibilité de lancer seuls notre chaîne ou la possibilité de la lancer en association avec les autres. Mais il est certain que si un distributeur lance cinq chaînes en même temps, le marketing serait meilleur.»

Il paraît, et c'est facile à comprendre, que certains distributeurs n'apprécient guère d'être envahis par de nouvelles chaînes dont le succès demeure très hypothétique.



Paul
Cauchon

Avec le numérique, on tient pour acquis que le consommateur obtiendra enfin le choix absolu et qu'il ne paiera que pour la chaîne qu'il aura choisie à l'unité.

Mais Pierre Roy, président des Chaînes Télé-Astral, soutient que la liberté de choix absolue est utopique. «La meilleure solution serait peut-être de constituer des regroupements thématiques de chaînes pour convaincre le consommateur de s'abonner à un groupe dans lequel il y aurait une chaîne plus porteuse», indiquait-il récemment au Devoir.

Les regroupements potentiels sont d'autant plus compliqués que les plans d'affaires des chaînes varient considérablement. «Notre chaîne se veut peu coûteuse et nous voulons rejoindre un public assez large», affirme Raymond Duguay, du futur Réseau Info Sports. «D'autres chaînes prévoient des abonnés en nombre moins élevé mais qui paient plus cher.»

Vous croyez que les grands dirigeants savent où ils s'en vont? Jim Shaw, de Shaw Communications, soutenait la semaine dernière que toutes ces chaînes rejoindront à peine 15 % des deux millions d'abonnés actuels aux divers services numériques au Canada. Michael MacMillan, président d'Alliance Atlantis, répliquait quelques jours plus tard qu'au moins 40 % des abonnés du numérique les prendront.

Dans l'industrie, il est clair que les entreprises se préparent à perdre de l'argent avec ces nouvelles chaînes. Les plus optimistes estiment faire leurs frais après cinq ans. Les plus pessimistes (ou les plus réalistes, c'est selon) prévoient de perdre de l'argent pendant sept ans.

Alors, pourquoi diable se lancer dans l'aventure de la télé spécialisée numérique? Pour protéger son marché et prendre position pour l'avenir, bien sûr. Parce qu'il n'y a plus de place sur le réseau traditionnel du câble pour de nouvelles chaînes analogiques (la Télé des Arts sera la toute dernière à être lancée, cet automne, en mode traditionnel). Parce que les perspectives de croissance du câble traditionnel sont presque nulles (personne ne croit vraiment que les 30 % de Québécois qui ne sont pas abonnés au câble le seront dans un avenir proche).

La seule façon de croître est donc de développer de nouveaux produits numériques pour que le consommateur morde à l'hameçon. Mais le jeu devra être joué par des entreprises aux reins vraiment très solides!

pcauchon@ledevoir.com

Festival de musique de chambre de Montréal

La vie comme conte de fées

Les marraines fées des contes, celles qui veillent aux destinées de leurs protégés, cela existe encore. Le violoniste manitobain James Ehnes, qu'on pourra entendre cette semaine au Chalet sur la Montagne, en est la preuve. De son appartement new-yorkais, il nous a livré quelques confidences.

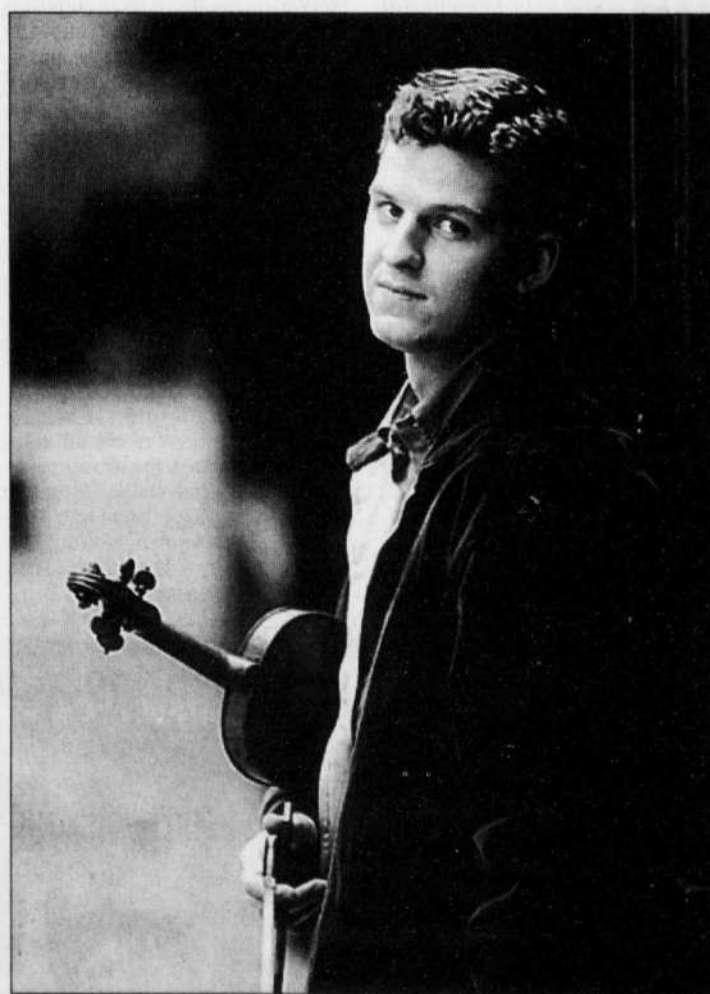
FRANÇOIS
TOUSIGNANT

James Ehnes est en train de réaliser ce que beaucoup racontent: la difficile traversée qui part du statut d'enfant prodige à celui de musicien accompli et reconnu. L'enfance, donc, est une clé. «J'ai eu de la chance. Ma mère est danseuse et mon père trompettiste, et ils ont très vite reconnu mon talent et se sont appliqués à le faire fructifier.» Si, dans certaines familles, on voit la profession d'artiste comme problématique d'avenir, ce ne fut jamais le cas chez les Ehnes. «Je fus toujours encouragé, appuyé, dans un cadre absolument stimulant», confie-il avec une assurance aimable, dénuée de toute prétention.

Commentent alors les études avec les meilleurs professeurs. L'aboutissement triomphant en sera l'obtention de son diplôme à la célèbre et réputée Juilliard School of Music de Manhattan. Nous sommes en 1993, James Ehnes n'a que 17 ans. Même au sein d'une pépinière aussi riche en talent que cette institution new-yorkaise, il se fait remarquer: on lui accorde le prix Peter Mennin, qui couronne à la fois les résultats mais davantage le leadership musical.

Transition réussie

Le passage s'opère avec les premiers engagements hors des murs scolaires, le temps de sonner au disque, meilleure carte promotionnelle en ce monde de communications. Coup d'envoi, coup de génie: rien de moins que l'intégrale des *24 Caprices* de Paganini (sur Telarc), ce qui lui vaut d'entrée de jeu une reconnaissance dans le jet set international du violon. C'est aussi le temps où plein de jeunes talents éprouvent de la difficulté à effectuer la délicate transition entre bambin étonnant — un phénomène qui attire



Le violoniste James Ehnes.

SOURCE FMC

toujours la sympathie des foules — et musicien sérieux et autonome, considéré comme tel. «J'ai aussi été très chanceux en ce domaine; tout s'est fait si graduellement que je ne m'en suis même pas rendu compte. Si j'y pense bien, cela est dû autant au quasi-hasard des rencontres qu'au résultat d'un travail soutenu et très intense.»

Car James Ehnes, s'il ne donne pas l'impression d'être un bourreau de travail tant le violon semble naturel chez lui, répète beaucoup, ne tolérant aucune dichotomie entre son idéal et sa réalisation. Que ce soit en concert, en récital ou sur disque, tout doit être fait avec le même engagement, la même passion, par amour de la musique comme par respect du public, qui n'a droit «qu'à ce qu'il y a de mieux». Aussi, la question des partenaires se pose car James Ehnes n'aime pas entendre parler d'accompagnateur.

Décidément, il semble né sous une bonne étoile. «J'aime jouer avec des gens qui sont curieux, qui ne se contentent pas des sentiers battus, qui offrent des projets stimulants. Curieusement, ici encore, tout semble tomber en place sans peine. C'est ainsi qu'avec Wendy Chen, la communication s'est faite tout de suite et que, depuis, nous prenons beaucoup de plaisir à jouer ensemble.» James Ehnes aime la variété du répertoire, des *Partitas* de Bach pour violon seul à une formation de chambre comme celle du *Concert* de Chausson (dans lequel on pourra l'entendre cette semaine au Chalet sur la Montagne dans le cadre du Festival de musique de chambre de Montréal). D'ailleurs, il dit franchement que lorsque «Boris Brott m'a demandé de participer à son festival montréalais, qu'il m'a proposé ce genre de

VOIR PAGE C 7: EHNES

CONCOURS

Présence autochtone

Histoires de guerre et de paix

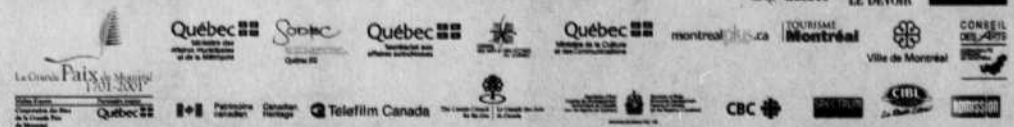
TERRES EN VUES
LAND INSIGHTS

CÉLÉBREZ LE JOUR NATIONAL DES PEUPLES AUTOCHTONES À MONTRÉAL

- Deux billets pour le concert de BUFFY SAINTE-MARIE, le 21 juin à 20h au Spectrum
- Une nuit à l'hôtel
- 500\$ d'argent de poche



POUR PARTICIPER • Nous faire parvenir les coupons de participation qui seront publiés dans *Le Devoir*. Les coupons devront être reçus à nos bureaux avant le 18 juin à 17h30. Le tirage aura lieu le 19 juin 2001 et le gagnant sera informé par téléphone. Le concours s'adresse aux 18 ans et plus. Un seul coupon par enveloppe. Aucun fac-similé ne sera accepté. Les règlements sont disponibles au Devoir.



COUPON DE PARTICIPATION

LE DEVOIR Retourner par la poste à: Concours Présence autochtone 2001, 2050, rue De Bleury, 9^e étage, Montréal, Québec H3A 3M9.

Nom: Code postal:
Adresse: Téléphone: (résidence)
App.: Ville: (bureau)

QUESTION: Quel est le nom de l'artiste crie qui participe à la création de l'œuvre *Des mâts totémiques pour la paix* au Jardin botanique de Montréal? RÉPONSE:

Trouvez la réponse sur www.NativeLynx.qc.ca

LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

Tergiversations sur quelques tendances américaines

FRANÇOIS TOUSIGNANT

SHORT TRIP HOME

Treize compositions d'Edgar Meyer avec Joshua Bell, Edgar Meyer, Sam Bush et Mike Marshall. Sony Classical SK 60864.

APPALACHIAN JOURNEY

Quinze compositions d'Edgar Meyer avec Yo-Yo Ma, Edgar Meyer et Mark O'Connor, avec la participation de James Taylor et Alison Krauss. Sony Classical SK 66782.

Je joins ces deux disques pour la simple raison qu'ils sont le produit de l'imagination musicale géographiquement locale d'Edgar Meyer, qui participe d'une esthétique-tendance qui s'appelle crossover dans le jargon du métier. L'idée a été vue, il y a quelque temps, comme une sorte de planche de salut pour les compagnies de disques alors que le marché s'effondrait. (Remarquez qu'aujourd'hui, on le dit effondré alors qu'il ne s'est jamais vendu autant de disques, l'abondance de parutions faisant cependant que peu de titres arrivent à s'imposer comme «succès de vente».)

Le principe est simple. Comme on a de grandes vedettes sous contrat — et ça coûte cher — et que le public boude une énième version, fort bien faite au demeurant, de pièces qu'il possède déjà dans sa discothèque, on va les placer en contre-emploi en leur faisant faire du «populaire». On a commencé timidement avec les chanteurs. Peu à peu, à peu près tout le monde s'y est mis. Léger frisson d'engouement puis, rapidement, lassitude de la part du consommateur.

(Une parenthèse s'impose encore ici. On assiste aussi à ce genre de mélange dans le monde des

chanteurs pop où, dans la vague des *Pavarotti And Friends*, bien des chanteuses et des chanteurs se mettent à tenter une percée du côté du «classique», notamment l'opéra. Citons *Helmut Lotti Goes Classic*, Charlotte Church et, tout récemment, Russel Watson qui, sur des arrangements électroniques plus que douteux, veut s'imposer comme une grande star du chant, un ténorino qui se croit la réincarnation de Caruso et que tente de faire vendre une maison aussi sérieuse que Decca à grands coups de publicité. Comme quoi la perversion du goût se mondialise elle aussi.)

Edgar Meyer tente de remettre cela sur les rails en ajoutant une autre tendance lourde de l'industrie en ce moment: le disque concept. Dans un premier temps, on fait une visite dans les Appalaches (*Appalachian Journey*), comme une sorte de coup de chapeau symbolique à ce que l'Amérique considère comme l'un des fondateurs de son esthétique «savante», nul autre que l'Aaron Coplan d'*Appalachian Spring*. Le second, pour sa part, nous emmène de l'autre côté du bassin du Mississippi, dans un monde musical imprégné du parfum des monts Ozark.

Dans le premier cas, la star du violoncelle Yo-Yo Ma est sollicitée, avec, en prime, afin d'attirer certains amoureux du folk, une participation — aussi mineure qu'acrochueuse sur l'affiche — de James Taylor et Alison Krauss. C'est joli, bien fait, par moments efficacement racoleur mais lassant à la longue, autrement qu'en musique d'ameublement (très) légère. Musique de divertissement, de consommation donc, qui ose la prétention de l'art et s'y casse les dents malgré la malheureuse caution que les vedettes y apportent (surtout pour continuer de garnir leur portefeuille sans trop d'effort).

Le second cas s'articule autour du sympathique jeune violoniste Joshua Bell. Pas besoin de la tête à Papineau pour flairer la recette ici. Une musique bien enracinée, qui possède ses propres charmes indéniables et les renie en tentant de se donner le vernis social de la «classe supérieure». Comme si la musique classique était réservée à une certaine élite sociale à laquelle on voudrait atteindre, ou comme si les nouveaux riches, aimant toujours le répertoire plus

populaire, tenaient à afficher leur «culture» en laquant leurs origines modestes du (faux) prestige de la musique «cultivée». On devient donc alors populiste, tous les éléments se pervertissant mutuellement et faisant perdre aux autres un peu de leur nature propre, tout comme ils trahissent les leur.

On croit que ce n'est pas trop grave; après tout, nous sommes à l'ère du prêt-à-porter, du prêt-à-manger, du prêt-à-penser... Alors, pourquoi pas le prêt-à-entendre, qui ne demande pas plus d'effort qu'il n'apporte de réelle satisfaction? Car ces deux disques sont bien cela: une musique pré-digérée pour un auditoire qu'on croit incapable d'apprécier chacune des composantes autrement qu'hybridée en mélange, sorte de salade californienne sur vinaigrette Hollywood où des musiciens tentent de s'emparer de la tribune d'*Entertainment Tonight*. Bien des compositeurs ont combattu cette tendance par le passé, et si on parle de crise de la musique contemporaine, il faudrait qu'on arrête de lancer la pierre à ceux qui la font et bien réfléchir à qui sont ces artistes qui n'osent même plus faire l'effort de l'art et dénaturent sa raison d'être. (Je ne parle pas ici que du classique: imaginez *Satisfaction*, des Rolling Stones, fait par un orchestre symphonique. Qui peut croire à la charge de révolte et de scandale dans cette mascarade où tout sens se noie?)

On rétorquera que c'est pour apprivoiser le public, l'intéresser éventuellement à autre chose, le faire venir au concert, lui faire connaître les interprètes. Oui, il s'agit là de bonnes intentions. Peut-être davantage de vœux pieux cependant. Car la sagesse populaire ne nous a-t-elle point appris que, de bonnes intentions, la route de l'enfer est pavée?



Edgar Meyer, James Taylor, Mark O'Connor et Yo-Yo Ma.

MICHAEL LUTCH

BSO - TILSON THOMAS

Charles Ives: *Three Places In New England* (1903-14); Carl Ruggles: *Sun-treader* (1926-31); Walter Piston: *Symphony n° 2* (1943). Orchestre symphonique de Boston. Dir.: Michael Tilson Thomas. DGG, collection «The Originals», 463 633-2.

Fin XIX^e siècle, dans une petite ville de la Nouvelle-Angleterre, un bambin monte avec son père au sommet d'un clocher un jour de fête. Des quatre coins du village, des fanfares arrivent pour se rejoindre sur la grand-place. Chacune joue sa propre musique. Fasciné, le garçonnet écoute ce mélange inouï de sons et de mélodies, de rythmes et d'instruments. Cet enfant, c'est Charles Ives, et l'expérience sera marquante.

L'anecdote est en effet l'amorce de *Three Places In New England* et se retrouve même musicalement transposée dans la partition. Gigantesque collision musicale, aussi inspirante que drôle, aussi poétique que radicale, cette œuvre est une sorte de phare du répertoire de l'avant-garde américaine du début du XX^e siècle. Au disque, elle fut longtemps mal défendue; cela tient de la charge instrumentale,

fort difficile à enregistrer convenablement. Au concert, elle est d'une exigence incroyable pour le chef qui doit parfois battre trois tempos différents.

La réédition proposée ici s'impose. Tout d'abord parce que l'Orchestre symphonique de Boston (BSO pour les intimes, acronyme de Boston Symphony Orchestra) la connaît bien. C'est un peu «son» répertoire. Ensuite, parce que le jeune Michael Tilson Thomas se faisait le héraut de la musique «moderne» de son pays et ne négligeait aucun effort pour que son immense talent le serve au mieux (cela se poursuit toujours et, de son poste de directeur artistique de l'Orchestre de San Francisco, il porte haut les couleurs de la musique américaine).

De la vraie musique et une vraie interprétation, c'est ça. On rit, on pense, on est choqué et séduit, on réfléchit, on reconnaît tout comme on s'épate de telle trouvaille. C'est court, vingt minutes; ainsi bien remplies, on en redemande, car ce qui se voulait alors neuf le reste encore aujourd'hui, comme une symphonie de Mozart, qui ne saurait vieillir.

Le *Sun-treader* de Carl Ruggles est typique de cette américanité qu'adorait tant un Varèse. On pourrait dire qu'il s'agit ici d'une sorte d'expressionnisme du Nouveau Monde, une assimilation sans vergogne du Stravinski des années 1910, d'un certain Bartók radical. Toutes ces influences gardent encore quelques racines romantico-européennes pour aboutir à l'impression d'un Berg

américain mal connu. Ici, on peut parler de réel enrichissement de votre discothèque; oui, on apporte du neuf (c'est une réédition, je le rappelle, mais l'avez-vous entendue?). C'est stimulant et bourré de tonus, d'éclats quasi herculéens, ou plutôt prométhéens, pour être fidèle au titre. Cela débordait aussi de vie et d'imagination; le détour est donc largement le bienvenu.

Après ce programme, la deuxième symphonie de Piston fait bien piètre figure. Vous voulez savoir ce qu'est l'art académique, ce dont sont capables les professeurs qui s'ingénient à écrire des traités de toutes sortes, à établir des normes pour baliser ce qui se fait et ne se fait pas, et qui respectent les règles? Alors, écoutez cela. A vous maintenant d'être juge des divers mérites du métier, de l'intelligence, de l'intuition et du conformisme. Après tout, l'Amérique navigue toujours entre les extrêmes, n'est-ce pas? Et ce disque en est un fidèle portrait.



SHORT TRIP HOME



YO-YO MA EDGAR MEYER MARK O'CONNOR APPALACHIAN JOURNEY



SOS GRAND NORD!

FRANCE CLAVET expose au profit de l'UNICEF DES PAYSAGES À COUPER LE SOUFFLE



Le Mendenhall - Alaska, 2000. 48" X 65", huile sur toile de lin.

Jusqu'au 30 juin 2001

Au Centre d'art Port-Royal
1451, rue Sherbrooke Ouest
Montréal (514) 985-9885

* Les enfants sont les bienvenus

Appel de dossiers

Ville de Montréal

Les maisons de la culture de la Ville de Montréal lancent un appel de dossiers pour leur programmation des années 2002-2003.

Vous devez être un artiste professionnel des arts visuels, des métiers d'art ou du design. Les projets de commissaires prêts à être diffusés peuvent également être déposés.

Documents requis :

- un maximum de 15 diapositives des œuvres proposées ou de travaux récents (3 ans), numérotées au coin inférieur gauche et clairement identifiées;
- une liste descriptive des diapositives correspondantes comprenant titre, dates, dimensions et technique utilisée;
- une description du projet d'exposition en précisant ses caractéristiques physiques et techniques;
- un texte expliquant la démarche artistique;
- un curriculum vitae;
- tout autre document pertinent (catalogues, etc.);
- une enveloppe de retour préadressée et préaffranchie.

Les dossiers doivent parvenir au plus tard le lundi 10 septembre 2001 à l'adresse suivante :

Ville de Montréal
Service de la culture
APPEL DE DOSSIERS EN ARTS VISUELS
Section du soutien, des programmes et de l'expertise
5650, rue D'Iberville, 4^e étage
Montréal (Québec) H2G 3E4

Les réponses aux artistes seront communiquées en janvier 2002. Les dossiers non retenus seront retournés aux artistes en janvier 2002.

Pour connaître les coordonnées des maisons de la culture, composez le 87-ACCÈS (872-2237) #631 ou par Internet : www.ville.montreal.qc.ca/maisons

Biennale internationale d'estampe contemporaine de Trois-Rivières

50 artistes, 300 œuvres, 17 pays...

du 15 juin au 2 septembre 2001

renseignements : (819) 372-4611
<http://sites.rapidus.net/biennale.trois-rivieres>

Nous tenons à remercier: Le Conseil des arts et des lettres du Québec, le Conseil des Arts du Canada, le Ministère de la Culture et des Communications du Québec, Patrimoine Canada, la Corporation de Développement Culturel de Trois-Rivières, la Banque Nationale du Canada, la Société Loto-Québec, Presse Papier, la Galerie d'art du Parc.

Cahier Livres

Lectures d'été



samedi

Publié le 16

juin 2001

LE DEVOIR

LES ARTS

ARTS VISUELS

Ère jurassique

NICOLAS BAIER
Galerie René Blouin
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
espace 501
Jusqu'au 23 juin

REFAIRE SURFACE

Alain Paiement
Galerie Clark
Jusqu'au 17 juin

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Il est des usages de l'image qui, sous la poussée de la technologie, viennent bousculer les habitudes de lecture que nous avons, notamment en ce qui a trait à l'image photographique. Nous en sommes envahis, de cette image photographique, celle qui, il n'y a pas si longtemps encore, enregistrait strictement (ou presque) ce que l'on tient pour réel, bien que cette image pratique l'art de la feinte. A un point tel que cette image nouvellement (c'est relatif) transformée par le numérique devient plus que jamais un lieu de manipulations.

Deux expositions remarquables pointent actuellement dans cette direction dans les galeries mont-réalisées. Grosso modo aux opposés du spectre de la hiérarchie des instances de diffusion de l'art

contemporain, c'est à la galerie René Blouin et au centre d'artistes Clark que nous retrouvons ces expositions marquantes. D'abord, sur les cimaises de l'une des galeries les plus importantes au pays, Nicolas Baier expose des œuvres toutes récentes qui portent le domestique (je n'ai pas dit le quotidien) vers d'autres cieux. A la galerie Clark, dont on connaît l'implication dans la diffusion d'artistes plus ou moins émergents, on peut saluer le retour d'Alain Paiement à Montréal, de qui on avait eu peu de nouvelles depuis son passage au Musée d'art contemporain en 1994 et lors du dernier Mois de la photo à Montréal.

L'impureté

La surenchère d'effets spéciaux n'est pas que l'apanage d'Hollywood ou des publicitaires. La démocratisation des moyens de production de l'image numérique fait en sorte que la photographie est de moins en moins «pure» (et nous ne serons pas de ceux qui s'en plaindront). Mais il survient que les nombreuses images qui tentent de nous englober dans des mondes imaginaires impossibles, traduits selon les règles classiques de l'images (volumes, textures, couleurs impeccables), n'attirent plus notre attention dans la mesure où elles tirent toutes dans la même direction: le paradigme de la feinte

joue sur notre sentiment d'incrédulité. La retouche, celle qui, dans l'histoire de la photographie, a eu si mauvaise presse, devient le moteur de toute une génération d'images.

Les deux expositions qui nous occupent aujourd'hui et que nous vous invitons à ne pas rater s'inscrivent précisément dans la brèche ouverte avec le temps entre les images feintes et la surenchère de ces images, l'habitude que nous avons prise à les regarder, donc leur banalisation. Elles parviennent à faire en sorte que l'on s'arrête.

L'exposition de Nicolas Baier à la galerie René Blouin est remplie de bonnes nouvelles. D'une part, il est heureux de voir que le galeriste, parmi les plus importants au Canada, fasse place à un très jeune artiste, ne serait-ce que le temps d'une exposition. Aussi, Baier montre qu'il est capable de ne pas faire du surplace (de toute manière, on n'était pas vraiment inquiet). Délaissant le motif de la grille qu'il avait investi et qu'on a notamment pu voir lors de la dernière Biennale de Montréal, où il a fait sensation, et avec raison, Baier expose des photographies numériques grand format dans lesquelles le domestique est passé au crible du virtuel. Dans des images sans conteste fascinantes, l'artiste parvient à retourner le réel pour le rendre suffisamment biscornu afin de nous retenir.

Dans des images où l'artiste a aménagé une foule de détails qui les rendent encore plus troubles (un de ces détails est le rendu particulier des images, leur manière d'être accrochées), Baier continue de photographier son environnement immédiat. Plutôt que de brouiller les pistes en décorant l'image par la structure de la grille, ce qui lui permettait même de modifier la temporalité des prises de vue tout en conservant un équilibre de composition, Baier explore plus proprement l'insolite. En autoportrait, dans *Lévitacion*, il flotte dans l'espace vers le comptoir de la cuisine. Ailleurs, il renverse l'ordre des choses alors que le plafond devient plancher (en soi, ce n'est rien, mais par de petites manipulations, en

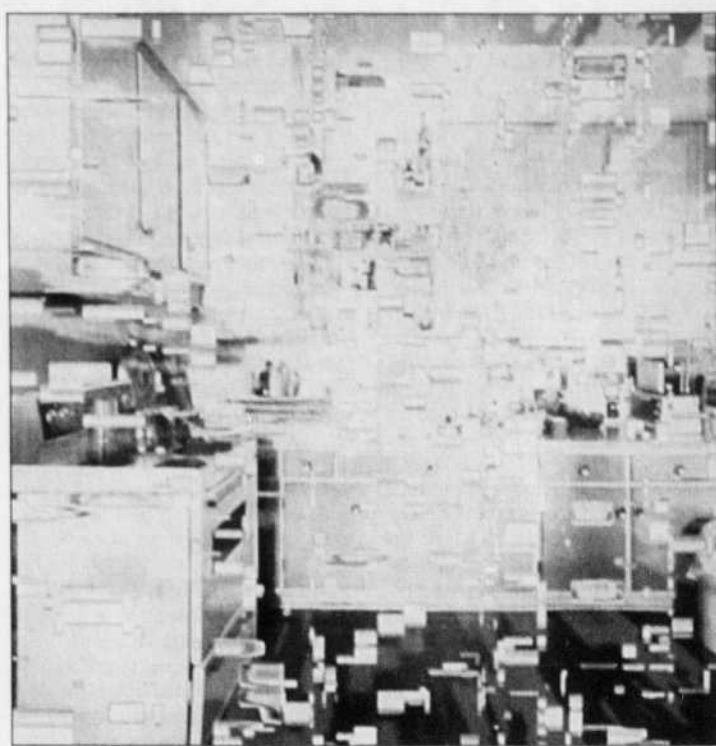
imprimant une courbure aux coins par exemple, Baier parvient à ses fins).

Une autre de ces images, encore plus captivante, dévoile plus nettement les signes de la manipulation technologique. Dans *Nourriture/vaisselle*, une autre cuisine est photographiée alors qu'une nuée de taches vient parasiter la surface de l'image. Avec cette pièce, Baier se rapproche d'effets plus proprement picturaux. Tout se passe comme si les nombreux reflets des objets de la cuisine s'étaient détachés de leurs objets respectifs et se voyaient dotés d'une matérialité que soulignent les ombres portées de ces taches blanches. Dans la petite salle de la galerie, une dernière image, une très belle nocturne, plus facile cependant et qui n'exige pas grand-chose du spectateur, regroupe les signes de l'envahissement de la technologie dans le domestique alors que les diodes lumineuses, écrans allumés et autres cristaux liquides, rompent l'opacité de la nuit. Du bonbon.

Découper

À Clark, on ne saurait insister sur le plaisir de voir Alain Paiement exposer de nouveau à Montréal. Dans des œuvres où les manipulations plastiques sont plus nombreuses et plus complexes que dans les œuvres récentes de Baier, Paiement continue de déstructurer les espaces qu'il photographie. On se souvient de ses reconstructions architecturales, où il redonnait un sens heurté de l'espace à ses photographies, dont il couvrait l'intérieur d'une coquille où on pouvait entrer.

Cette fois-ci, dans cette exposition au titre bellement ironique — *Refaire surface*, où on joue entre refaire la surface des tableaux photographiques alors qu'on pourrait y lire une dimension biographique —, Paiement donne moins d'information que dans ces photographies architecturales. Les découpages sont toujours aussi innombrables, mais les raccommodages se font sur une surface plane. Qui plus est, Paiement, dans une référence claire à la photogra-



RICHARD-MAX TREMBLAY

Nourriture/vaisselle (2001) de Nicolas Baier.

phie appliquée à la géographie, fait basculer ses plans. Les images sont prises à la verticale, le plus souvent du haut vers le bas, et leur présentation se fait de manière classique, au mur. Ce basculement et ces découpages amènent dans les meilleurs cas les images au bord du vertige de l'illisibilité.

De sous une voiture, du haut d'une cabine de douche, du sommet d'un édifice, etc., Paiement brise les échelles, mêle des textures, redéfinit les espaces. Dans plusieurs de ces images, dont la plus spectaculaire (au sens noble du terme), *F3. Living Chaos*, l'artiste fait sien le mot d'Hitchcock, qui parlait de «*God's point of view*» pour les scènes filmées en plongée. *F3. Living Chaos* fait un travelling au-dessus d'un appartement, d'un côté de rue à l'autre, des rues dans lesquelles on plonge en bordure de l'image et enregistre les moindres détails d'un logement bordélique, tout ça au-travers de multiples sutures qui complexifient la chose.

Aussi, dans une autre image,

Merci Merci, qui nous semble le fruit de moins de manipulations que d'autres (est-ce bien le cas? voilà que nous doutons), par un simple (?) renversement de plan, de l'horizontal au vertical, Paiement joue sur nos habitudes de spectateurs. Une madone est donnée à voir comme si elle était accrochée au mur alors qu'elle repose sur le bitume, le même où marche une passante dont on ne voit que le dessus de la tête. Une belle manière de bousculer nos habitudes gâtées par la fréquentation de tant d'images médiocres.

Rectificatif

Dans un texte de Bernard Lamarque paru le 19 mai 2001, intitulé «*A demi-mots à peine couverts*» et portant sur l'exposition *Confidence* présentée au Luxembourg, les aléas de la mise en page ont fait en sorte qu'il fut écrit que l'exposition avait nécessité trois mois de préparation. Il fallait lire, bien évidemment, trois ans.



ALAIN PAIEMENT

F3. Living Chaos (2001) d'Alain Paiement.

Diagrammes

ŒUVRES RÉCENTES

David Blatherwick
Galerie Lilian Rodriguez
372, rue Sainte-Catherine Ouest, espace 405
Jusqu'au 16 juin

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Il ne serait pas surprenant que vous connaissiez davantage les installations vidéo exceptionnelles de l'artiste montréalais David Blatherwick que sa pratique picturale. Ses vidéos déroutants ont été diffusés à plusieurs reprises, entre autres à Artifice 98, dans le sous-sol des anciens locaux de Musique Plus, rue Sainte-Catherine, et à la galerie Optica, notamment l'an dernier. Mais sa peinture, peut-être la connaissez-vous mal.

Les dernières œuvres vidéo de Blatherwick sont actuellement présentées au Musée d'art contemporain dans une expo, *Métamorphose et clonage*, qui aurait pu être poussée beaucoup plus loin. De fait, Blatherwick est celui qui s'en tire le mieux, et de loin, dans cet accrochage décevant. Il a fourni les meilleures œuvres du lot.

Côté peinture, l'artiste est moins surprenant, mais demeure solide. Nous vous en avions parlé, en 1997, alors qu'il exposait avec Barry Allikas, à l'espace 502 de l'édifice Belgo, ce qui s'avère rétrospectivement une meilleure sélection que ce qui est en ce moment à la galerie Lilian Rodriguez. Les toiles de Blatherwick ont

tout de même ceci de particulier qu'elles condensent en un pertinent amalgame, d'un côté, des métaphores du virtuel par le biais de grilles molles qui s'enchevêtrent à l'infini et, de l'autre, des références claires à la *bad painting* américaine. À la facture lisse des univers virtuels (on pense à ces nombreuses séquences dans les films de science-fiction où Internet est évoqué comme un tunnel dans lequel s'enfoncé la caméra, on pense aussi au film *Tron*) répondent les couleurs sales, impures ou criardes des toiles, les gestes mal léchés.

On dit *bad painting*, mais les références les plus nettes à se détacher de cette proposition sont celles des Américains Terry Winters et Jonathan Lasker (par extension, on pourrait dire que dans ce genre, inspiré de l'abstraction new-yorkaise, Blatherwick se classe mieux que la coqueluche torontoise David Urban). Les encres sur papier de cette exposition ne sont pas des plus excitantes. Non seulement rappellent-elles des œuvres de Winters sans parvenir à se détacher de cette école de la ligne fluide et des formes biomorphiques mais, en plus, leur composition laisse à désirer.

Cela dit, une des toiles, *Collision Machine n° 9*, vaut le détour à elle seule. Avec sa masse verte criblée de trous qui entame un mouvement vers l'arrière du tableau sans obstruer la succession des plans, elle se démarque. En comparaison, une autre toile de la même série, sans retenue, boulimique et avec un réseau de lignes noires qui bloque le regard dans son mouvement vers l'arrière, est passablement moins réussie. Reste que le n° 9 est un *must*.



Source: Tumblr, © Blatherwick, A. J. (d'après) © 2000. Avec l'amabilité permission de la 1907 Gallery, New York

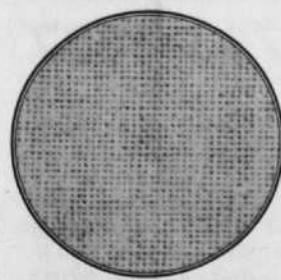
une présentation du
Conseil des arts textiles du Québec
tél. 514.524.6645 • www.catq.qc.ca

T i s s u s

URbains

4 / 24 juin 2001

une rencontre inédite entre textile et vidéo
18 installations in situ dans une ville en mutation



Carole Baillargeon, Ivon Bellavance, Marie Lynda Bilodeau, Lou Cabeen, Caroline Gagné, Louis Hains, Michelle Héon et Emmanuelle Baud, Charlotte Herben, Annie Martin, Shelley Miller, Dominique Noreau, Clio Padovani, Amélie Pellerin, Ana Rewakowicz, Ruth Sheuing, Leila Sujir, Maren K. Ullrich, Lisa Vinebaum

Tables rondes, les mercredis de 5 à 7 à la SAT

13 juin : *Tissage urbain ou la rencontre des disciplines*, entrée libre

Performance à la SAT

13 juin 17 h : *Escalés liées*, Christiane Bélanger en collaboration avec Carole Baillargeon / Lancement de la trousse pédagogique

ICARI (Institut de création artistique et de recherche infographique) 55, avenue Mont-Royal Ouest, 5^e étage
Mai (Montréal, arts interculturels) 3680, rue Jeanne-Mance
SAT (Société des arts technologiques) 305, rue Sainte-Catherine Ouest
Installations extérieures 3675 et 3700, rue Saint-Dominique

MÉTAMORPHOSES
ET CLONAGE

DU 25 MAI AU 2 SEPTEMBRE 2001

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec



Pentacon S.C.R.

Renseignements : (514) 847-6226 Métro Place-des-Arts www.macm.org

ARTS

EXPOSITION

Splendeurs du baroque flamand

Luxe et volupté au pays des tsars au Musée des beaux-arts de l'Ontario

MARIE CLAUDE MIRANDETE

Rubens, l'Ermitage, Catherine II de Russie, le XVII^e siècle. Il suffit de prononcer ces quelques mots pour que jaillissent mille lumières et autant d'images célèbres du luxe et l'abondance d'une époque qui demeure fascinante. Le XVII^e siècle dans tous ses excès et sa mesure, du classicisme pur et dur au baroque consommé, des Vénus fessues de Rubens aux fines fraises en dentelle de Van Dyck, des tables dressées de pièces d'orfèvrerie et de verre scintillants, des natures mortes aux fruits charnus et aux trophées de chasse emplumés, des lourdes étoffes brochées et des bijoux ornés de ces perles aux formes irrégulières qui, dit-on, valurent à l'art du siècle son patronyme: barroco.

C'est cet art foisonnant que propose, jusqu'en août, une sélection d'œuvres du Musée de l'Ermitage, présentées en exclusivité nord-américaine au Musée des beaux-arts de l'Ontario. Si les généreuses chaires des déesses de

Rubens ne sont pas de prime abord votre tasse de thé, cette exposition vous permettra de constater que l'art du maître et de ses contemporains est loin de pouvoir être réduit à cette dimension, quasi caricaturale. Cette présentation, première d'une série d'échanges canado-russes, regroupe 183 des plus beaux joyaux de l'art d'une contrée qui vit fleurir quelques-uns des plus grands artistes baroques: les Flandres, aussi appelées Pays-Bas espagnols. Alors sous domination espagnole et profondément catholique — ce qui la différencie de sa voisine néerlandaise et protestante —, cette région correspond, à peu de chose près, à la Belgique actuelle.

Rubens et son influence

Pierre Paul Rubens (1577-1640) fut non seulement un peintre réputé mais encore un grand diplomate, un érudit qui entretenait des relations et une correspondance avec les plus grands de son époque. Monarques, écrivains, scientifiques et philosophes célèbres figurent au nombre de ses

amis intimes. Ce gentleman qui servit de médiateur entre les couronnes d'Espagne et d'Angleterre fut un ami personnel de Peiresc mais aussi, et surtout, un véritable maître pour toute une génération d'artistes anversois qui se succédèrent au sein de son atelier, alors le plus productif et le plus réputé d'Occident. Le style de vie de Rubens, tout comme celui de son contemporain italien Bernini, témoigne éloquentement de l'évolution du statut social de l'artiste; de simple artisan qu'il était au Moyen Âge, le véritable artiste, depuis la Renaissance, est celui qui sait s'imposer non seulement comme un génie de sa technique mais encore en tant que théoricien, intellectuel au même titre que le philosophe, érudit rompu aux sciences, aux langues vivantes et mortes, à la mythologie, à la légende et à la Bible. C'est un homme du monde dont on sollicite la compagnie et apprécie l'esprit. C'est tout cela et davantage encore que cette exposition et le catalogue qui l'accompagne permettent de découvrir.

Tour du propriétaire

L'exposition s'ouvre sur une fausse rotonde faisant office de hall où se dressent des cartes et des panneaux didactiques bien documentés. Viennent ensuite, en enfilade, une série de salles consacrées à divers thèmes: les arts à Anvers au XVII^e siècle avec les Téniers le Jeune, Van Dyck, Rubens et van Kessel; Rubens et son influence; les natures mortes d'objets, de fruits, de fleurs et d'animaux, dont les magnifiques guirlandes de fleurs de Van Venderdael et de Seghers; une fascinante reconstitution d'un cabinet de curiosités ancien avec animaux naturalisés, livres aux su-



L'Union de la Terre et de l'Eau, 1618, de Pierre Paul Rubens.

jets les plus divers, gravures et tableautins étranges, bijoux, vaisselle et orfèvrerie.

Suit une série de tableaux à thème religieux ou allégorique ainsi que quelques paysages et vues architecturales. Finalement, une galerie de portraits de personnalités célèbres ferme cette promenade dans le temps. On notera plus particulièrement un magnifique autoportrait de Van Dyck ainsi qu'un

portrait de Marguerite de Savoy par Pourbus le Jeune, à couper le souffle. Les fabuleux effets de textiles et le flamboyant mais néanmoins rigide costume de la donzelle espagnole ne sont pas sans évoquer les célèbres portraits d'Elizabeth Ière d'Angleterre.

Catherine II et l'Ermitage

Et que vient faire la Grande Catherine dans cette exposition, direz-vous? C'est cette impératrice plus grande que nature qui fit construire l'Ermitage de Saint-Petersbourg, ses quartiers d'hiver

où elle aimait se retirer pour recevoir ou encore admirer les œuvres d'art glanées aux quatre coins de l'Europe au cours de ses nombreux voyages. Raffinée, russe dans toutes les fibres de son corps bien qu'elle fût d'origine allemande, Catherine II ne pouvait qu'aimer passionnément cet art excessif et résolument contre-réformiste, surtout celui des Flandres et de l'Italie, alors très prisé dans toute l'Europe. La collection qu'elle colligea en témoigne éloquentement.

Un accrochage heureux

Cette exposition non seulement est un coup de maître pour le MBO, elle est présentée avec goût, intelligence et sensibilité. L'accrochage est fort bien réussi, les effets de mise en scène (notamment la reconstitution du cabinet de curiosités) sont du plus bel effet, et le choix de couleurs des murs et cimaises (vert «hollandais» et bourgogne saturé) est on ne peut plus pertinent. Seule ombre au tableau: l'éclairage plutôt mauvais, qui entrave l'appréciation de ces chefs-d'œuvre. Les bons éclairagistes en institution muséale semblent être une denrée rare, très rare. Et pourtant, s'il est un élément indispensable à la mise en valeur des artefacts, quelle que soit leur nature, c'est bien l'éclairage. A plus forte raison lorsqu'il s'agit d'art baroque, où l'effet de mise en scène est essentiel pour rendre la dimension théâtrale — l'affect, diraient certains — de cet art de tous les excès. Malgré cette réserve, cette exposition est le *must* de l'été.

LES TRÉSORS DU MUSÉE DE L'ERMITAGE, RUSSIE

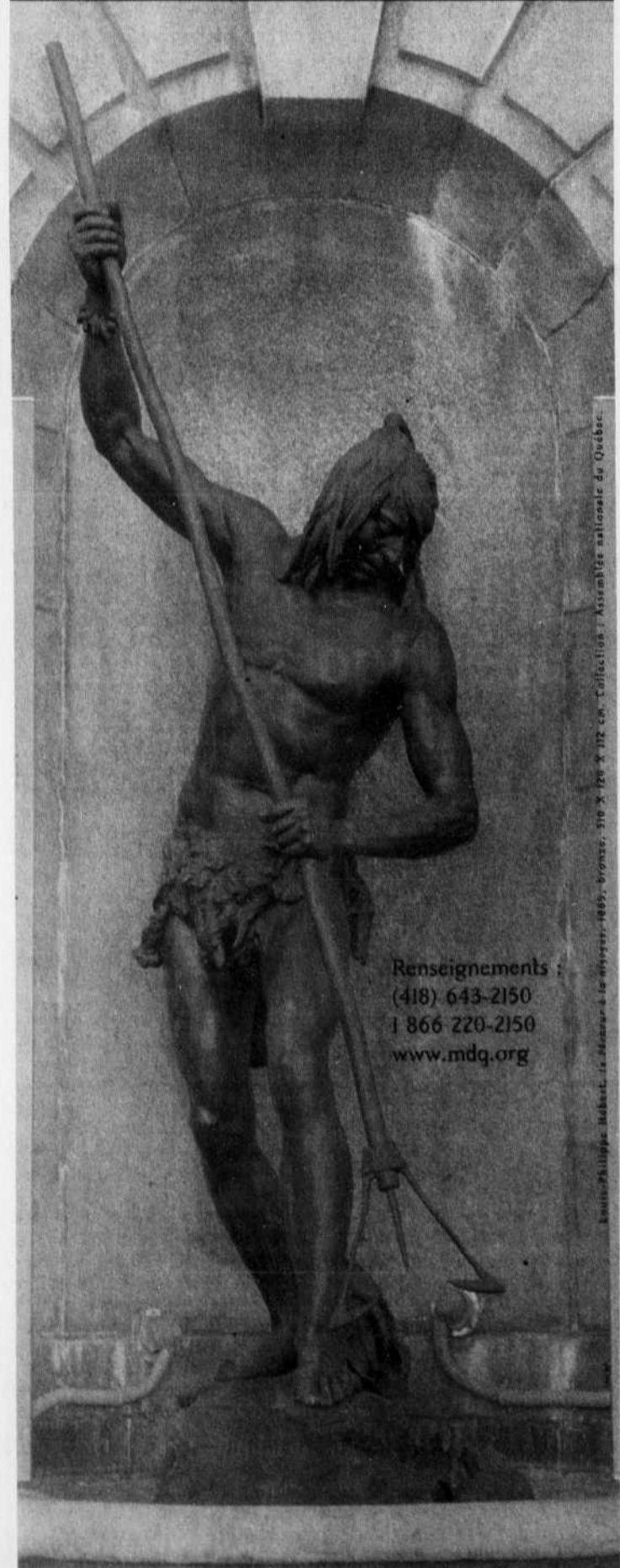
RUBENS ET SON SIÈCLE
Musée des beaux-arts de l'Ontario
Toronto
Jusqu'au 12 août

Le plus grand sculpteur de notre histoire

En exclusivité québécoise au Musée du Québec

Louis-Philippe

HÉBERT



du 7 juin au 3 septembre 2001
MUSÉE DU QUÉBEC

Parc des Champs de Bataille, Québec

Renseignements :
(418) 643-2150
1 866 220-2150
www.mdq.org

Le 7 juin 1994

RENÉ DEROUIN larguait 19 000 pièces céramiques du projet MIGRATIONS au fond du fleuve Saint-Laurent

Nomade, je larguais les amares.
Ma perception de l'espace se modifiait.
Je pénétrais un nouvel espace de liberté!
Migrant, culturel, je me coupais de mon port d'attache :
Je larguais notre silence
Je larguais la somme des refus
Je larguais notre supposé progrès
Je larguais la pensée unique
LARGUÉS À 50 MÈTRES DE PROFONDEUR!

Représenté par la **galerie SIMON BLAIS**, 4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514.849.1165

Art, détente, découverte!

7 juillet L'art de Klimt à Ottawa
28 juillet Les troyennes d'Euripide
4 août Il Trovatore de Verdi à Lanaudière
12 août Saint-Benoît-du-Lac

Et bientôt
la messe à St-Hubert, les Diamants à Québec,
Marie-Victorin, le pays de l'ardoise...

(514) 276-0207

Les beaux détours

CIRCUITS CULTURELS

En collaboration avec
Club Voyages Rosemont

Rita Letendre

Les éléments

Peintures récentes et publication
d'une importante monographie couleurs

Jusqu'au 30 juin

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514.849.1165. Ouvert du mardi au vendredi 9h30 à 17h30 et le samedi 10h à 17h

EXPOSITION

LES TERRITOIRES EXTRÊMES DE LA POÉSIE

les territoires extrêmes de la poésie

LES TERRITOIRES EXTRÊMES DE LA POÉSIE

du 10 mai au 21 juin 2001

Livre d'artiste
Accélérateur d'intensité II
de FRANCE LACHAINE, 1993

Bibliothèque nationale
du Québec

1700, RUE SAINT-DENIS, MONTRÉAL
Du lundi au vendredi de 9 h à 17 h

Photo: © Richard Bryant, Arcaid

john soane 1753-1837

du 16 mai au 3 septembre 2001

CCA

Centre Canadien d'Architecture
1920, rue Baile, Montréal 514 939 7026 www.cca.qc.ca

Merrill Lynch

Une exposition de la Royal Academy of Arts, Londres, et du Sir John Soane's Museum.

Barques de Montréal

LE DEVOIR

Une maison de retraite écologique va ouvrir ses portes d'ici la fin de l'été sur les îles de Toronto. La rénovation de la maison Shaw célèbre l'union entre l'écologie urbaine sociale et physique par le design pour enfanter un prototype de développement urbain durable.

CHARLES-ANTOINE ROUYER

Toronto — La magie des îles de Toronto perdure. Les deux petits villages insulaires, piétonniers et bucoliques, en face des gratte-ciels vitrés du quartier des affaires (*Le Devoir*, page *Formes*, 4 et 5 septembre 1999), compteront bientôt une maison de retraite à leur image: soucieuse de l'environnement, tant naturel que social.

Avant-gardiste au chapitre de l'architecture écolo-

gique, le projet s'avère aussi particulièrement innovateur dans sa dimension sociale. La maison de retraite Shaw résulte non seulement d'un effort collectif de nombreux bénévoles, à l'instar des granges rurales dressées par tout un village, elle permettra aussi et surtout aux aînés, insulaires de longue date ou parents d'insulaires, de couler leurs vieux jours dans leur cadre de vie habituel ou proches de leurs proches, explique Ian Trites. L'architecte, qui vit dans le village Ward, sur les îles de Toronto, a codessiné les plans de la nouvelle maison Shaw, en collaboration avec l'architecte torontois Martin Liefhebber, concepteur de la maison saine de Toronto (*Le Devoir*, page *Formes*, 21 et 22 septembre 1996).

«Cela permettra aux personnes âgées de ne pas quitter leur collectivité. Leurs enfants pourront leur rendre visite sans avoir à se déplacer pendant des heures», résume Ian Trites, dont les propres parents atteignent l'âge critique où leur indépendance va diminuer. Ajoutons un autre bienfait de ce design qui insiste sur la proximité géographique: les petits-enfants pourront aussi s'imprégner au quotidien de la culture de leurs grands-parents.

La maison de retraite Shaw comportera deux appartements comptant une chambre à coucher (70 et 76 mètres carrés) à l'étage. Quatre chambres avec salle de bains privée seront aménagées au rez-de-chaussée, avec cuisine, salle à manger et salle de séjour communes.

La valeur de cette maison de retraite de 150 mètres carrés (1350 pieds carrés) pour six à huit personnes est annoncée à 520 000 \$: 250 000 \$ en contributions et prêts des insulaires, 100 000 \$ en matériaux de construction donnés ou cédés avec une remise importante, près de 100 000 \$ en subvention du gouvernement fédéral (programme de formation de dix jeunes aux techniques du bâtiment durable), l'équivalent de 70 000 \$ en main-d'œuvre des bénévoles (dont deux journées du député provincial, qui a même creusé des tranchées, soit bien plus que la traditionnelle pose de la première pierre pour la photo de promotion de nos politiciens!).

Ce prix ne comprend ni le bail du terrain ni la maison d'origine (62 000 \$), un don de la fiducie communautaire, qui contrôle l'inventaire foncier des îles pour éviter toute spéculation. Il faut enfin ajouter une subvention de 28 000 \$ pour la phase du design, versée par le Toronto Atmospheric Fund, un organisme municipal fondé pour favoriser la réduction de la pollution atmosphérique.

À ce titre, Ian Trites rappelle que les plus gros pollueurs de l'air en ville ne sont pas ceux que l'on croyait. «La principale source de CO₂ en ville n'est pas le secteur du transport ni le secteur industriel. C'est le secteur résidentiel. L'isolation de nombreux logements est très insuffisante.» Les déperditions de chaleur l'hiver ou le surchauffement l'été, conséquences d'une isolation déficiente, obligent à chauffer ou à climatiser davantage. La consommation énergétique accrue entraîne cette pollution atmosphérique.

Côté technique, la maison Shaw intégrera certaines caractéristiques de la maison saine de Toronto: chauffage solaire passif en hiver et pare-soleil en été; circuit de chauffage à eau dans le sol, assurant ainsi une meilleure inertie thermique grâce à la masse du sol et un meilleur taux d'humidité, pour un confort identique à température moindre que dans le cas d'un chauffage à air pulsé, qui assèche l'air.

La maison de retraite comptera en

FORMES



La maison de retraite Shaw

«Cela permettra aux personnes âgées de ne pas quitter leur collectivité. Leurs enfants pourront leur rendre visite sans avoir à se déplacer pendant des heures»

Ian Trites

h e u r e u x

Des jours



plus un chauffage géothermique et trois échangeurs de chaleur (air/air). Ces derniers limiteront les déperditions thermiques avec l'extérieur et, à l'intérieur, répartiront chaleur et fraîcheur entre les trois logements de la maison, tous entièrement isolés les uns des autres. Aucune autre source de chauffage ou de climatisation ne devrait être nécessaire, assure Ian Trites.

À la différence de la maison saine, la maison Shaw est une rénovation et non une construction neuve. Le maximum de matériaux d'origine ont été réutilisés, souligne Ian Trites. «Une très grande proportion du contenu des décharges en Ontario provient du secteur de la construction. C'est plus compliqué de rénover, mais si la maison [Shaw] avait été détruite, il aurait fallu au moins cinq à six bennes et 10 000 \$ pour la démonter et s'en débarrasser. Et nous ne parlons ici que des coûts financiers, pas des coûts écologiques», explique l'architecte.

La fidélité à l'ancienne maison (561 mètres carrés ou 1700 pieds carrés, dont l'emprise au sol d'origine est conservée) a créé l'obligation de faire pivoter l'une des façades vers le sud afin d'optimiser le chauffage solaire passif. Un étage a été ajouté. Les pièces communes (séjour, salle à manger, cuisine) sont au même endroit. Les trois chambres d'origine sont agrandies et une quatrième chambre est aménagée derrière le long mur de paille en arrondi.

Les deux appartements à l'étage, baignés de lumière naturelle, disposeront d'une entrée particulière et d'un petit monte-charge individuel. Ils seront de plein-pied, à l'exception de trois marches pour l'un d'eux, malheureusement, car

marches et âge avancé ne font pas bon ménage.

Les quatre chambres individuelles semblent très exigües. Ian Trites concède que les candidats ne se bousculent pas autant au portillon que pour les deux appartements. L'architecte planche déjà sur trois autres appartements individuels à construire sur la propriété, reconnaissant implicitement la nécessité de rectifier le tir, comme pour tout prototype.

Mais le concept en lui-même pourrait inspirer d'autres citoyens (et gouvernements) au pays, conclut Ian Trites: «À nos yeux, [la maison de retraite Shaw] est un prototype que d'autres collectivités pourraient adopter. Quatre ou cinq familles pourraient acheter une maison dans leur quartier et faire la même chose que nous.»

L'idée est séduisante, vu le vieillissement de la population canadienne, la pollution atmosphérique croissante en ville et la rarefaction endémique du temps libre, pour ne rien dire de tous ceux qui, tôt ou tard, auront des parents vieillissants...

Sites Internet pertinents

Maison Shaw:
torontoisland.org/shawhouse/index.htm

Parc des îles de Toronto:
www.city.toronto.on.ca/parks/to_islands/island_index.htm

Maison saine de Toronto:
www.cmhc-schl.gc.ca/popup/hhntoronto_fr/here.htm

Source: Ian Trites et Martin Liefhebber

Caractéristiques de la maison de retraite Shaw

CHAUFFAGE SOLAIRE PASSIF

■ **Pivotement de la façade vers le sud**
Au rez-de-chaussée, les chambres individuelles sont disposées en éventail pour accroître progressivement l'orientation au sud (15° de rotation supplémentaire à chaque travée). Le mur gauche de la travée au premier plan est plein sud.

■ Baies vitrées

La surface vitrée de l'appartement au premier étage atteint près de 40 mètres carrés. Un échangeur de chaleur interne diffusera la chaleur venant de cette «serre habitée» vers les autres unités dans la partie nord (arrière) de la maison.

■ Treilles

En hiver, la découpe du toit et l'absence de feuillage permettront d'augmenter l'exposition des baies vitrées au soleil rasant. Le quadrillage en acier galvanisé prolongera visuellement la toiture en zinc.

ISOLATION

■ **Vitrage «intelligent»**
Vitre énergétique: double et triple vitrage à faible émissivité, rempli d'argon.

Montants des fenêtres en fibre de verre, un matériau à moindre conductivité thermique que l'aluminium ou le PVC. Plus durable que le bois, il ne se déforme pas et assure ainsi une étanchéité parfaite au fil des ans.

■ Murs

Isolation importante de 18 centimètres (12 pouces) en Roxul (coefficient R38) et thermomasse ralentissant les variations thermiques.

■ Mur en paille

Forte isolation thermique (500 mm d'épaisseur) combinée à l'absence de fenêtres car cette façade est tournée vers le nord-est, d'où soufflent les vents dominants l'hiver (déperdition de chaleur).

Le matériau (paille) permet de dessiner l'arrondi du mur, facilitant l'amorce de la rotation des chambres individuelles vers le sud.

■ Toit végétal

Le toit (végétation et sol) absorbe la chaleur l'été et permet également, par évaporation, de rafraîchir le bâtiment. Parallèlement, l'accumulation d'eau (effet d'éponge) ralentit l'écoulement des eaux de ruissellement.

■ Treilles

En été, la végétation jouera le rôle de pare-soleil. L'ombrage de ce feuillage est d'autant plus efficace qu'en été, la course du soleil est très haute. Les baies vitrées ne sont pas trop exposées, ce qui réduit le besoin de climatisation (consommation énergétique).

DIVERS

■ Toiture en zinc

Durabilité très longue (jusqu'à 100 ans), réduisant les coûts d'entretien et la mise en décharge des matériaux après réfection d'une toiture plus conventionnelle. Des panneaux solaires pourront y être installés.

■ Façades

D'un point de vue esthétique, le «vocabulaire architectural» a pu rester très traditionnel pour une rénovation de haute technologie: la plupart des façades tournées vers les deux villages de l'île seront en bois.

■ Géothermie (chauffage et climatisation)

Des canalisations hydrauliques (en serpent, d'une longueur totale de 231 mètres, ou 700 pieds) sont enfouies dans le sol du jardin, à une profondeur de 1,5 mètre (cinq pieds), où la température demeure constante (7 °C environ).

La différence thermique avec l'air extérieur permet ainsi, l'hiver, de préchauffer l'eau (gain de 22 °C si la température extérieure est de -15 °C) et, l'été, de rafraîchir la maison (déperdition de chaleur de 21 °C s'il fait 28 °C à l'extérieur).

LE DEVOIR

JARDINS



Ces plantes aux feuillages feutrés reviennent en force sur le marché, et c'est tant mieux car elles font de subtils effets de couleur dans les endroits sombres. Sur cette photo, de gauche à droite: wisard doré, wisard velvet, blanc dragon et palisandra.

JULIE DANSEREAU

Plaisirs de juin

Plein de fougue et synonyme de délivrance, juin est le mois de l'exubérance végétale, du triomphe de la terre...

Sous les parapluies des branches fleuries, mai a tourbillonné sous notre nez et puis s'en est allé, comme les milliers de pétales qui ont suivi le temps, envolés par les jours. Mai sera toujours le mois des douces couleurs et des odeurs rassurantes: enfin, le lilas est revenu! Heureux lilas qui tourne nos

têtes et nous fait revoir des images d'enfance! Et voilà que, déjà, les parfums suaves et mauves de leurs panicules nous laissent nostalgiques. Mais si la nature nous ar-



Julie Dansereau

rache à mai, elle nous jette aussitôt dans les bras d'une autre aventure, celle de juin.

Plein de fougue et synonyme de délivrance, juin est le mois de l'exubérance végétale, du triomphe de la terre et de la fraîcheur garantie.

Tout pousse à des vitesses qui déroutent le jardinier: on sent l'énergie enterrée qui n'en finit plus de vouloir sortir, les plantes se gonflent d'orgueil pour mieux libérer les fleurs débutantes en attente de paraître. Poussant en se poussant, c'est à celle qui prendra le plus de place, histoire d'épater la galerie et d'être la première à se faire dorloter. Et que dire de ces herbes, ne traînant sur elles que des noms vulgaires, qui se baladent sur cette terre fertile sans y avoir été invitées...

Passons à la petite caisse

Juin nous occupe et nous force, devant l'abondance, à en rajouter, à droite puis à gauche, et sens dessus dessous. Question de couleurs? D'odeurs enivrantes? D'exotisme à la carte? Peu importe, les caissettes de fleurs saisonnières sont des morceaux d'été qui ne se refusent tout simplement pas. Encore embaumées d'un nuage chaud traîné de leurs maisons de verre, ces plantes aux noms étrangers mais parlés couramment font les bonheurs des jardiniers et des producteurs. Tradition oblige, les annuelles font la

saison. Et pour ceux que le mot intrigue, sachez que le terme «annuelle» désigne une plante qui comble son cycle vital en une année, ce qui n'est pas nécessairement le cas de toutes les plantes vendues comme telles. Le *Pelargonium*, ou géranium des jardins, est un exemple puisqu'il peut continuer son cycle dans votre intérieur.

Mais qui sont-elles, ces exotiques familières? D'où viennent-elles pour avoir les joues si colorées? Qu'est-ce qui peut bien les attirer dans nos plates-bandes? Eh bien, c'est le voyage! Celui qui forme la jeunesse, oui, mais aussi celui qui transforme le jardin et déforme les cartes du monde. Toute personne qui se promène en voyageur sait quel plaisir il y a à rapporter un petit quelque chose, soit par nostalgie du partir, soit pour la preuve du vécu.

C'est par ce chemin de traverse que plusieurs plantes vagabondes sont entrées en Europe, enfouies dans les poches bedonnantes des curieux du monde, conquérants de terres et de leurs biens, devenus collectionneurs d'occasion. De la tagète (*Tagetes erecta*) au Saint-Joseph (*Petunia sp.*) en passant par la capucine (*Tropaeolum majus*) et la nicotine (*Nicotiana*, eh oui, la cousine enfumée), ces plantes ont navigué en partance de l'Amérique du Sud jusqu'aux portes d'une Europe renaissante dès le XVI^e siècle.

Toujours du sud, de l'Afrique cette fois, nous sont parvenues les impatientes (*Impatiens sp.*) et les géraniums de jardin et géraniums lierres (*Pelargonium X hortorum* et *P. peltatum*), qui ravissent encore et toujours les yeux des jardiniers gourmands. Grâce aux pouponnières de verre et de fer, ces plantes aux coloris flamboyants se sont égrainées depuis ce temps jusqu'à nos jours. Leur véritable heure de gloire a sonné pendant l'âge d'or britannique alors que, matelassées en tapis de fleurs typiquement victoriens, elles couvraient de leur éclat puissant de grandes surfaces nommées *beds*, un modèle reconnaissable par sa vigueur et son attraction, qui survit aux modes et agrémente encore l'accueil d'un certain nombre de parcs.

Grandeur et subtilité

Aujourd'hui, fort heureusement, les plantes dites annuelles ont élargi, encore une fois, leurs horizons pour surprendre nos plates-bandes tranquilles et remplir de bon cœur nos pots vides et ventrus. Et, avec les derniers arrivages, ces belles voyageuses se sont prises d'une grandeur qui sert d'ailleurs tout à fait leur élégance. Particulières et presque précieuses, elles préfèrent de beaucoup se pavaner entre vos plantes plutôt que de courir en rond autour de vos arbres. Moins connues car moins voyantes et vendues en pots pour quelques dollars de plus, ces plantes d'avant-garde se dénichent hors des sentiers battus, prêtes à être apprivoisées.



JULIE DANSEREAU

Ces cannas sont des plantes surprenantes, leur feuillage étant parfois plus spectaculaires que leurs fleurs.

Un jardin bien cultivé sait réserver des places aux visiteuses pourvues de billets de saison. Ainsi paré, tout l'entourage verra son harmonie se confondre avec le paysage. Ces plantes qui brillent tout l'été veulent faire partie de votre jardin, dans tous ses coins, petits et grands, sans pourtant détonner. Elles cherchent simplement à vous séduire, soit par la vivacité d'un feuillage bigarré, soit par un port audacieux, soit par la richesse de leurs nuances sur fond d'abondance. Du doigté, donc, pour ne pas les vexer!

Certaines, comme les ricins (*Ricinus communis*), offrent même leur vaillance pour faire oublier les petits vides des jeunes jardins, comme le long de ces trop nombreuses clôtures décharnées. Palmées à s'en pâmer, les énormes feuilles des ricins, portées par de longues tiges rougeâtres, vous organisent le portrait en moins de deux! Ces grandes annuelles démontrent une versatilité qui alimente l'imagination et font vite oublier tous ces petits fanfarons de pompons!

Admirez ces verveines de Buenos Aires (*Verbena bonariensis*), aux fleurs bleu violet dont les tiges droites et solides partagent à merveille le ciel avec les grandes vivaces. S'étirant au soleil en attirant les monarches et autres papillons volages, cette plante mérite d'être vue plus souvent. Le datura, lui, fait encore jaser: ses fleurs, dotées d'effluves enivrants au mystère enrobé, donnent du panache à n'importe quel pot pourvu qu'il soit assez profond pour la tenir en selle, comme la plupart des grandes

dames mentionnées ci-dessus.

Et puis, il y a les autres, plus discrètes, presque oubliées. Les sauges cardinales et les sauges ananas (*Salvia rutilans* et *S. fulgens*) offrent leurs fleurs d'un rouge cardinal, telles des colibris perchés, à ces mêmes oiseaux qui s'y empifrent joyeusement. Si on se réjouit de la floraison hâtive de la première, on pourra savourer les feuilles fruitées de la deuxième, retardataire mais ô combien délicieuse. Toutes les deux s'ajoutent comme un charme à la plate-bande ou bien en pot sur la terrasse, leurs feuilles claires offrant une fraîcheur à tout ce qu'elles voisinent.

Virées tropicales

Pour des brassées d'exotisme, les cannas (*Canna X generalis*) volent la vedette devant ce parterre complètement dépaycé! On les voit souvent en pots, soldats montant la garde, mais ils préfèrent les grands espaces pour mieux étaler leur attirail. En fond de plate-bande, ils poussent tranquillement, offrant de leurs longues feuilles enrubannées une présence continue et toujours remarquable. Les cultivars Pretoria et Tropicanna sont à saisir à la moindre occasion car le mouchoir de leurs ramages a peu d'égaux dans les parages.

Une fois étourdis par le premier gel, les rhizomes, sortis de terre, ont séché quelques jours loin du soleil et ont été remis pour la saison blanche. Rempotés dès avril et soumis à la lumière du néon, ils ne se feront pas prier pour s'exhiber de nouveau! Et si les feuillages peu ordinaires vous ravissent, sachez que les coléus (*Solenostemon scutellarioides*) font de nouveau la manchette. Feutrées et généreuses, ces plantes enchantent les coins sombres pourvu qu'on les associe bien: en massifs sous les arbres parmi d'autres plantes à feuillage ou en contenants de facture diverse.

Une perle rare pour terminer ce court échantillonnage: un plectranthe aux feuilles rondes et grises, duveteuses à souhait et de belle envergure. Le *Plectranthus argentea* «Longwood Silver» s'exprime sobrement tout en illuminant son entourage. Magnifique en pot et joyeux sous le soleil, c'est vraiment ce qu'on appelle de l'argent bien placé!

Juin est là et s'attend pour ses plaisirs à ce que vous voyiez grand, que vous osiez l'inconnu et que vous voyagez avec ces belles qui ne demandent qu'un petit pied-à-terre... dans votre jardin.

Julie Dansereau est architecte de jardin et professeure à l'ITA de Saint-Hyacinthe.



JULIE DANSEREAU

Un mariage d'une année mais dont nous nous souviendrons longtemps! *Datura*, *Verbena bonariensis* et *Heliotropium arborescens*.

Une toute nouvelle collection chez Hachette: «Jardin des sens». Ces livres fort plaisants à consulter et riches en images et en mots se partagent quelques titres comme *Grimpantes plaisir*, *Fleurs parfumées* et *Parfums de*



jardin, entre autres. À se procurer pour s'enivrer à souhait. Aussi, *Le Grand Guide Marabout du jardin* chez Marabout «Côté jardin», pour les amateurs de jardins aux accents européens. Joignent illustré, ce guide expose la terminologie du jardin d'une manière stimulante et tout à fait adaptable.